

Le MdE présente

LE CHAMEAU IMMORTEL



N° 3



colophon

Équipe éditoriale : Claudius - Laura CRD - Ocubrea - Opercule - Samarcande

Maquette : Dot Quote, Opercule

Couverture : Aline Jayr

Illustrations : Aline Jayr, El Caracol

Auteurs : Aponiwa, Earth son, Gage, Holden5, Samarcande

Nos remerciements vont à tous les participants de l'appel à textes. Vous étiez impatient·e·s de voir la revue finalisée. Vous l'avez attendue, rêvée, réclamée à cor et à cri... Merci pour votre patience !

Des remerciements particuliers à [Aline Jayr](#) qui nous a offert gracieusement toutes les illustrations.

MoMo, janvier 2022

Le chameau Immortel est une revue du Forum d'entraide littéraire

[Le Monde de l'Écriture](#)





sommaire

éléments littéraires fonctionnels structurés

edito	4
calligramme	5
la pelle à textes.....	6
Pablo et le mystère de la basse-cour	7
Surprise au poulailler	20
La nuit de la Saint-Jean	31
Hercule au Télé-Spock	41
Utopia.....	54
rubriques.....	65
les conseils de lecture de MoMo	65
Les mains dans les poches	65
Dans les étoiles	66
La basse-cour.....	66
Un drôle d'objet.....	67
le drôle de questionnaire de MoMo	69
l'envers de l'appel à textes	71
<i>avant l'AT.....</i>	<i>71</i>
<i>pendant l'AT.....</i>	<i>71</i>
le mot de passe de MoMo.....	75
l'envers du blind text.....	76
<i>petite classification des participants au Blind Text</i>	<i>78</i>
Surprise de l'équipe !.....	81





edito

Je me présente : je m'appelle MoMo ; bien le bonjour à vous.

Deux-mille vingt-et-un, l'année lumière. Je renais de mes cendres comme le Phoenix. Vous vous demandiez peut-être, enfin je l'espère, où j'avais pu disparaître. Si je suis né il y a de cela cinq ans et demi, par un bel après-midi de mai ensoleillé, depuis je n'ai daigné me montrer qu'une seule fois. Ne m'en veuillez pas trop, je suis un esprit libre et j'ai horreur des contraintes et autres dates de parution. Pourtant je suis bien plus beau que mon grand frère, celui-dont-je-ne-prononcerai-pas-le-nom-ni-aujourd'hui-ni-demain-ni-jamais-n'insistez-pas. On raconte d'ailleurs qu'il s'est perdu sur un radeau en pleine tempête. Je crois plutôt qu'il mène la belle vie sur la banquise. Bref, me revoilà tout frais, tout beau, tout dispo ! Et vous allez voir ce que vous allez voir, je suis Unique, Sensationnel, Étonnant, Mirobolant, Fantastique ! Si ! Si ! Je vous l'assure ! D'ailleurs constatez par vous-mêmes et tournez les pages une à une...

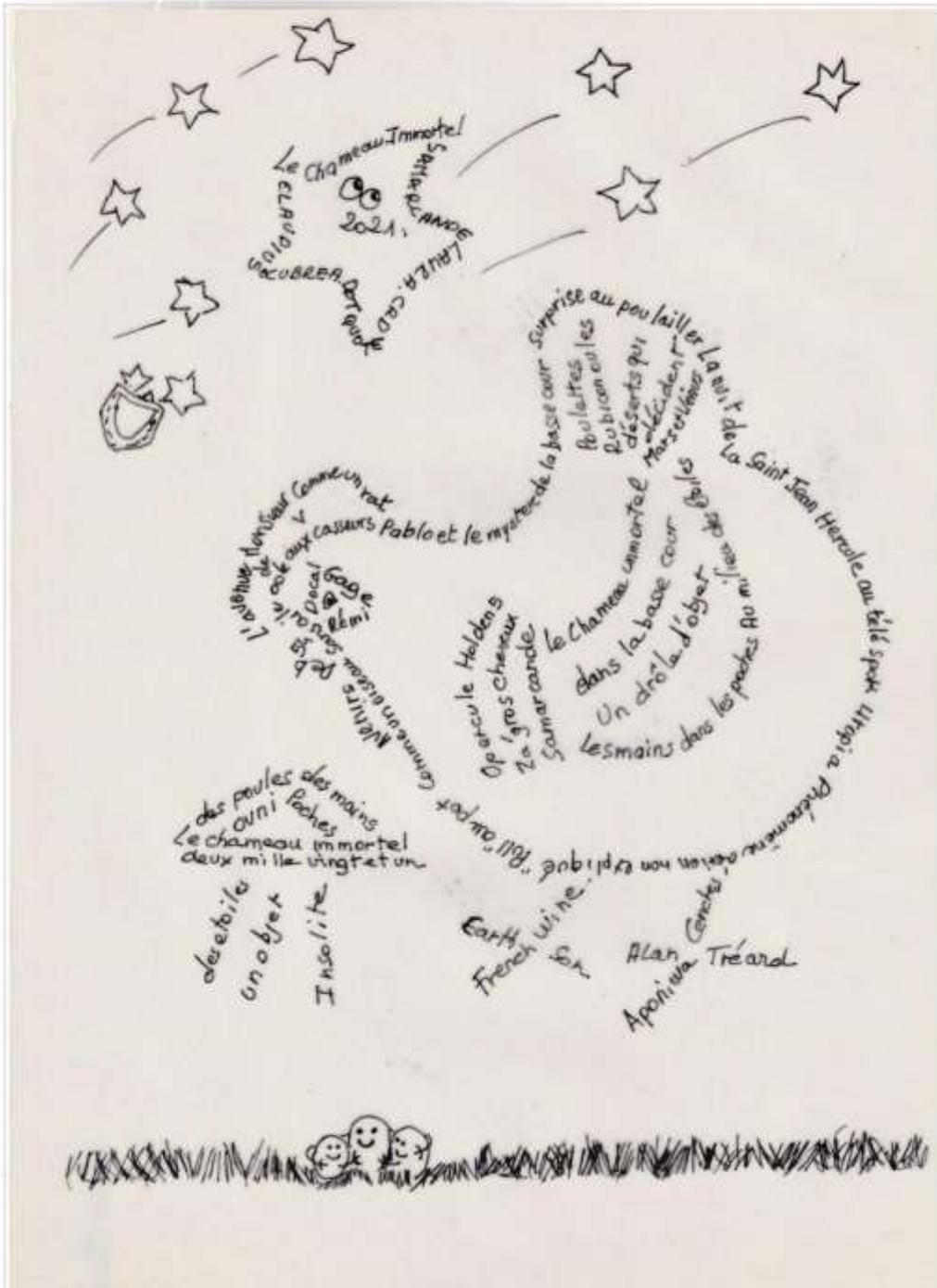
Bon, je sais, je vous ai fait attendre, j'en suis marri et je vous présente encore toutes mes excuses pour ma petite escapade avec les textes sélectionnés... (D'ailleurs, sachez que si votre texte a été froissé, c'était totalement par mégarde, n'allez pas croire toutes ces histoires de poulettes et d'éventails et de plages tropicales qu'on vous raconte, c'est totalement faux). J'étais si content, si fier, vous comprenez ! Au comble de la joie, transporté de bonheur... Je voulais faire durer l'instant le plus longtemps possible.

Toujours est-il que cette édition-ci est différente. En quoi, me direz-vous ? Eh bien, différente, simplement, parce que maintenant, j'ai un nom. Un vrai nom, rien qu'à moi, et pas un simple dérivé remanié de celui de l'autre.

Me voilà donc sous le feu des projecteurs pour la troisième fois avec, cette année, mon identité propre. L'aventure a été longue, et elle a été chaotique mais... Qu'est-ce qu'elle a été belle ! J'en ressors des étoiles plein les yeux, des trésors de souvenirs étranges débordant des poches, et l'envie de courir partout en caquetant ma joie comme un poulet sans tête !

Signé : MoMo.

calligramme





la pelle à textes

le sujet du défi

Afin de pimenter un peu les choses pour cette nouvelle édition, MoMo a choisi...
QUATRE THÈMES !

Oui, mais, attention, ce n'est pas si simple ! Les auteurs ont dû mélanger *au moins deux* thèmes (mais aussi trois ou quatre) parmi les suivants :

- Un drôle d'objet ;
- La basse-cour ;
- Les mains dans les poches ;
- Au milieu des étoiles.

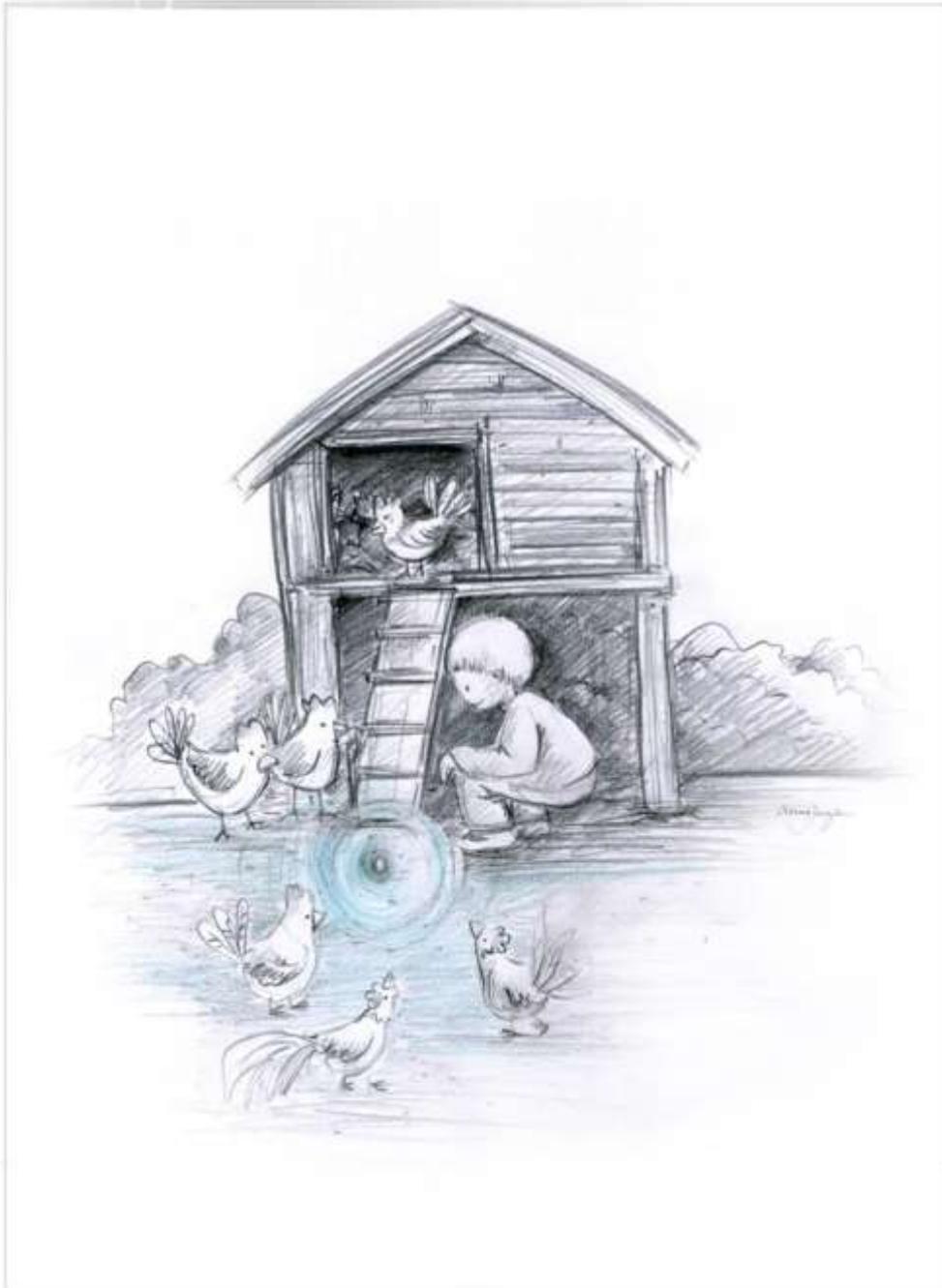
Toutes les combinaisons étaient autorisées, et les participant·e·s qui ont relevé le défi ont tou·te·s fait preuve d'une fantaisie débridée.

Saurez-vous retrouver les thèmes dans les cinq textes finalistes ?



Pablo et le mystère de la basse-cour

Aponiwa





Pablo rentrait de l'école. Les mains dans les poches, il parcourait un chemin de terre entouré de prés verdoyants. Des tilleuls et des châtaigniers le protégeaient de l'ardent soleil de ce mois de juin et des vaches rouses paissaient paisiblement non loin. Le garçon se dirigea vers elles et les salua gaîment :

« Coucou les filles ! Comment ça va ? »

Quelques bovins relevèrent la tête et le regardèrent, intrigués.

« Vous n'avez pas trop chaud ? L'herbe est bonne aujourd'hui ? » continua Pablo.

Au bout de quelques minutes, tout le troupeau s'était arrêté de brouter et considérait le petit bonhomme rose avec curiosité. Le garçon se mit à rire. Il adorait faire ça : croiser le regard tendre et apaisant des vaches, c'était un de ses petits plaisirs.

Un autre de ses rituels consistait à trouver des cailloux pour donner de grands coups de pied dedans. Le regard au sol, il cherchait des candidats de la bonne taille : ni trop gros pour ne pas se blesser le pied, ni trop petits car cela n'allait jamais bien loin. Quand il eut enfin trouvé le spécimen adapté, il tira fort dedans en visant les poteaux électriques.

« Bing ! » chanta l'un.

« Pang ! » fit un autre.



« Touché ! » s'exclama Pablo fièrement, en levant les bras au ciel.

Tout en poursuivant sa route, il chercha un autre caillou. Il finit par en trouver un parfait. Sombre comme de la roche volcanique, il avait la forme d'un noyau de pêche, en plus massif. Les yeux pétillants de joie, le garçonnet se mit en position et balança sa jambe en arrière afin de shooter le plus fort possible. À sa grande surprise, l'objet partit juste avant qu'il ne l'ait effleuré de sa basket. Devant les yeux ébahis de Pablo, le projectile fila jusqu'à la ferme de M. Dupain.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? » se demanda le garçon, interloqué.

Poussé par la curiosité, il franchit le portail de la ferme. M. Dupain se trouvait dans la basse-cour, en train de nourrir ses volailles. Quand il aperçut le petit garçon, le fermier le salua et lui demanda de ses nouvelles. Puis, comme souvent, il se mit à râler.

« Eh bien, moi, ça ne va pas ! Pas un seul œuf en trois jours ! T'y crois, toi ? »

– Euh... fit le garçon, ne sachant quoi répondre.

– Et dire que je viens de réformer les anciennes ! Quel malheur ! Tu diras à tes parents que je ne pourrai pas leur fournir leurs œufs jeudi... »

Pablo hocha la tête. Il écoutait M. Dupain d'une oreille distraite car son esprit était ailleurs : dans un recoin de la basse-cour, près d'une mangeoire, son caillou dansait dans l'air comme pour le narguer.





« Ça va, fiston ? s'enquit le fermier, intrigué.

– Oh euh... oui, oui !

– Allez, rentre chez toi, il se fait tard. Bonsoir mon p'tit gars, bien le bonjour à tes parents, fit le fermier en ébouriffant affectueusement la tignasse brune du garçon.

– Bonsoir, M'sieur Dupain ! » répondit-il, jetant un dernier regard à l'objet mystérieux.

« Attends un peu, toi ! se dit Pablo en plissant les yeux. Je reviendrai te chercher ! »

Le garçonnet quitta la ferme, les mains dans les poches, espérant pouvoir y fourrer bientôt un caillou magique.

Après le dîner, Pablo souhaita bonne nuit à ses parents et monta se coucher. Il enfila son pyjama, se lava les dents et eut une idée en reposant sa brosse dans le verre. Il but goulûment jusqu'à sentir son ventre gonflé de liquide. À chacun de ses mouvements, il entendait un glou-glou joyeux venant de son estomac. Il avait lu cela dans un magazine pour enfants : les Indiens d'Amérique buvaient énormément d'eau la veille d'une bataille, afin de se lever tôt. Il espéra que cela marchait aussi pour les petits garçons qui avaient décidé de faire le mur.

Sa vessie le réveilla comme prévu. Il dut courir aux toilettes pour se soulager avant de regarder l'heure. Il était 2h30 du matin, c'était parfait pour une petite escapade.

L'enfant s'habilla, s'équipa de sa vieille lampe de poche « Youki, l'ami des petits » et ouvrit la fenêtre de sa chambre. Il dormait au premier étage, mais sa fenêtre donnait sur le toit de l'abri à bois.





Il sortit, les jambes les premières et se rétablit. Il n'eut plus qu'à se laisser choir au sol, après s'être pendu par les bras à l'appentis. Pablo jeta un dernier coup d'œil à sa maison pour s'assurer qu'il pouvait partir sans s'attirer de problème. Puis, il se mit à courir vers la ferme de M. Dupain.

À l'approche de celle-ci, le garçon éteignit sa lampe. Il ne souhaitait pas se faire remarquer. Ni par M. Dupain, ni par ce maudit caillou. Il regarda le bâtiment et ses alentours en passant la tête par-dessus le portail. Les occupants de la ferme dormaient paisiblement, y compris les poules et les cochons.

Parfois, un bruissement d'aile ou un grognement assoupi rompait le silence de la cour. Pablo ouvrit doucement le portail et entra pour inspecter les environs. La petite cour était déserte et derrière les grilles, où les volailles reposaient pour la nuit, tout semblait calme. Quelque chose lui frôla soudain la jambe. Il sursauta et se plaqua les mains sur la bouche pour ne pas crier. C'était Rade, le chat des Dupain, qui s'enfuit lestement, apeuré par la réaction du garçon.

« Rhaaa, le chat ! » se dit-il, une main sur sa poitrine, comme pour calmer son cœur qui battait à tout rompre.

Une fois remis, Pablo partit à la recherche du caillou. Il hésita à rallumer sa lampe, mais se dit qu'il était plus sage de laisser la lune faire le travail.

Des bruits légers ressemblant à des grésillements se firent entendre. Cela lui rappela la fois où il avait joué avec le vieux poste radio de sa maman. Cela venait de la basse-cour, non loin de l'endroit où il avait vu l'étrange objet pour la dernière fois. Il se rapprocha et aperçut son





caillou, suspendu dans l'air, illuminé de petites lumières colorées qui pulsaient au rythme des grésillements. Les poules étaient rassemblées tout autour.

« Mais... elles ne dorment pas ! On dirait qu'elles... qu'elles écoutent le caillou ! Oh là là, mais c'est quoi cette histoire de fou ? » pensa Pablo, décontenancé.

Immobile, il continua d'observer la scène. Quand l'objet mystérieux ne grésillait pas, une poule prenait la parole en gloussant, puis une autre lui répondait... Le garçon avait l'impression d'assister à une discussion générale entre les volailles et le caillou. Il eut trouvé cela hilarant si la situation n'avait pas été réelle.

Soudain, toutes les poules tournèrent la tête dans sa direction et le fixèrent de leurs petits yeux plissés.

Il frissonna et eut brusquement envie de rentrer chez lui et de se cacher sous les draps jusqu'au matin.

Mais il en était incapable. Ses pieds semblaient fixés au sol. Il hésita à crier mais renonça car cela réveillerait M. Dupain. Et M. Dupain irait tout raconter à ses parents. Pablo était paniqué.

Le caillou s'avança doucement vers lui et se posta devant son visage. Terrorisé, le garçon le scruta sans bouger. L'objet émit alors une douce lumière bleue qui lui caressa la figure.

« Tu me comprends, maintenant ? » fit une voix métallique.

Pablo, apeuré, regarda partout autour de lui pour savoir d'où venait cette question. Il revint au caillou.





« C'est toi ? C'est toi qui me parles ? demanda Pablo.

– Oui, qui veux-tu que ce soit ?

– Ben... tu en as de bonnes, un caillou, ça ne parle pas ! »

Un sursaut brusque anima l'objet.

« Un cail.... Sérieusement ? répondit-il, indigné.

– Qu'est-ce que tu es alors ? »

Pablo avait posé la question le plus naturellement possible, comme s'il parlait à une vieille connaissance. Étrangement, sa peur s'était envolée, laissant place à sa curiosité enfantine. Toute la soirée, il s'était questionné sur cet objet singulier.

« Un astronef provenant de la galaxie Zoltar. Nous sommes venus remettre un peu d'ordre chez vous.

– Zoltar ? C'est où ?

– Troisième galaxie à gauche à partir de la Voie Lactée. »

Le garçon leva la tête et contempla la voûte étoilée au-dessus de lui. La Voie Lactée, il pouvait la voir certains soirs quand le ciel était clair. Il la trouvait drôle cette trace, comme si des géants célestes avaient renversé leur verre de lait dans l'espace. Pablo considéra l'astronef face à lui et se prit le menton dans une main, en fronçant les sourcils.





« Et c'est quoi « remettre de l'ordre » ? interrogea Pablo.

– Eh bien, c'est simple ! Régulièrement, nous scannons les esprits des animaux vivants sur Terre et nous recevons des alertes quand ceux-ci ne vont pas bien. Notre chef de projet nous envoie alors un ordre de mission et nous nous déplaçons pour régler le problème. Par exemple, en ce moment, nous sommes en mission pour aider les poules à se libérer de l'opresseur. Elles en ont assez de n'être que des pondeuses et de partir à l'abattoir dès que cela ne leur est plus possible... Beaucoup voudraient chanter le blues, peindre des toiles, apprendre le macramé,... Hein les filles ? »

Comme une seule poule, toutes les volailles levèrent une aile en émettant un gloussement guerrier.

« Oh, fit le garçon, les sourcils froncés. Et comment vous faites ça ?

– Nous avons réalisé une assemblée générale au poulailler à notre arrivée. Nous avons suggéré aux poules de voter la grève. Elles ont cessé de pondre et pourront sans doute ouvrir des négociations sous peu. »

La bouche de Pablo s'ouvrit toute grande et ses petits yeux bruns s'écarquillèrent.

« Mais M'sieur Dupain va les réformer si elles ne pondent plus et elles risquent de se retrouver à l'abattoir plus tôt ! Ça fait longtemps que vous « remettez de l'ordre » ? Parce que votre plan, là, il ne va pas marcher... fit Pablo, catastrophé.





– Cela fait un moment. Il y a peu, nous avons appris le karaté aux visons. Pour qu'ils se défendent avant qu'on les électrocute.

– Le kara... mais c'est une blague ? Ouais, c'est une blague ! M'sieur Dupain, vous pouvez sortir, j'ai compris la leçon... clama le garçon, ses mains formant un porte-voix autour de sa bouche.

– Chut ! fit fermement le caillou. Mais ça va pas, non ? »

L'astronef prit de la hauteur et tournoya un moment sur lui-même, projetant de larges faisceaux de lumière bleue sur la ferme et sa cour. Après s'être assuré que tout demeurait calme, il revint à hauteur du garçon.

« Je ne vais pas gober cette histoire de karaté », indiqua fermement Pablo en croisant les bras sur la poitrine et en fronçant ses sourcils bruns.

Après tout, il les connaissait à peine ces extra-terrestres.

« Tu as bien vu les poules, non ? reprit l'astronef.

– Oui... C'est vrai, admit-il. Vous avez essayé d'aider les humains ?

– Oh oui ! On souhaitait commencer par ton espèce parce que, comment dire poliment... il y a du travail !

– Et alors ? Comment ça s'est passé ?

– Et bien, la première chose qu'ont fait les gens de la région où nous sommes intervenus, c'est de se diviser en





deux clans, ceux qui croyaient en nous et ceux qui criaient au canular, et de se battre. Alors, nous sommes partis.

– Ouais, je vois. Ben, en fait, ça ne m'étonne pas... fit le garçon en haussant les épaules, les mains dans les poches.

– Bon, on papote, on papote, mais il faut agir ! »

L'astronef s'agita dans l'air, pirouettant nerveusement.

« En faisant quoi ?

– Puisque la grève ne marche pas, tu dois délivrer les poules. Tu ne seras pas venu là pour rien, comme ça !

– Quoi ! s'époumona Pablo.

– Chut !

– Quoi ? reprit le garçon, en murmurant. Si je fais ça, je vais me faire tuer par M'sieur Dupain et par mes parents ! se plaignit le garçon.

– Ah ? Les humains sont encore plus dangereux que ce que je pensais !

– Enfin, non, c'est une expression, mais... je ne peux pas faire ça !

– Si, tu peux. Regarde-les, elles comptent sur toi ! »

Pablo regarda les poules. Leurs ailes esquissaient un mouvement de prière et leurs yeux le regardaient d'un air suppliant.

« Rhooo, bon... » soupira le garçon.





Alors, Pablo ouvrit les portes du poulailler et fit sortir les volailles de la ferme. Le caillou fermait la marche.

Tout se déroula avec la plus grande discrétion.

« Vous êtes libres, partez vivre votre vie, les filles ! » s'exclama joyeusement Pablo, levant les bras au ciel.

Les poules n'avaient pas l'air rassuré. Elles échangeaient des regards inquiets, troublées de ne pas voir de murs autour d'elles, se demandant où aller dans cette immensité, quel animal menaçant pouvait bien être en train de hurler « Hou Hou » dans les bois et comment elles allaient pouvoir se nourrir.

« Vous êtes libres, poules de la ferme Dupain ! reprit l'astronef, sentant l'hésitation des oiseaux. Allez où bon vous semble ! »

Une petite poule rousse se lança courageusement et partit vers le bois. Les autres gallinacés l'observaient attentivement, suivant ses moindres mouvements avec un respect solennel. Soudain, un éclair vif et roux s'empara d'elle et disparut dans les fourrés. Les volailles restèrent immobiles un instant, surveillant nerveusement l'endroit où avait disparu leur camarade. Elles échangèrent ensuite des regards affolés, semblant se questionner sur la situation.

Les poules finirent par lancer un regard désolé à Pablo et regagnèrent hâtivement la ferme pour finalement s'allonger dans leur poulailler.

Pablo, incrédule, tenta de les rattraper mais le caillou l'en dissuada.





« Laisse... Elles ne sont pas prêtes. Comme les visons pour le karaté... dit-il, sincèrement navré. Quelle est cette chose sortie des bois, jeune humain ?

– Ben c'est un renard... Vous n'aviez pas prévu les renards ? s'enquit Pablo, déconcerté.

– Si, si ! Bien évidemment ! Hum... Mais pourquoi la poule ne s'est-elle pas envolée pour échapper à l'animal ? »

Le garçon ouvrit des yeux grands comme des soucoupes et considéra l'astronef avec un froncement de sourcil.

« Vous êtes sérieux, là ?

– Pardon ? fit le caillou.

– Mais... ça ne vole pas, les poules ! Vous voulez les aider mais vous ne saviez pas tout ça ? »

L'astronef ne lui répondit pas mais se mit à râler.

« Ah, je le retiens, X-48 ! Il faut le virer, oui ! La prochaine fois qu'on me fait un rapport de terrain aussi approximatif avant une intervention, je démissionne ! Marre !

– Quoi ? demanda Pablo, s'interrogeant sur le sens des propos du caillou.

– Oh, rien, rien... Bon, veux-tu venir avec moi pour ma prochaine mission ? On voudrait apprendre aux arbres à se défendre contre les tronçonneuses. »





Le garçon soupira. Il y avait cru à ce soulèvement de poules, il avait été heureux de les délivrer et au final... Et puis, il était fatigué. Il se frotta les yeux et répondit :

« Euh... Ça a l'air bien, mais non merci...

– Alors, à bientôt, jeune humain. Nos chemins se recroiseront sans doute un jour...

– Avec plaisir. Au revoir, astronef de Zoltar ! »

Le vaisseau fit clignoter ses lumières multicolores, comme pour saluer son ami terrien et fila vers les étoiles.

Pablo regarda longtemps le ciel en se demandant la signification de tout ce qu'il avait vécu ce soir.

Devait-il en parler à ses copains ? Personne ne le croirait jamais !

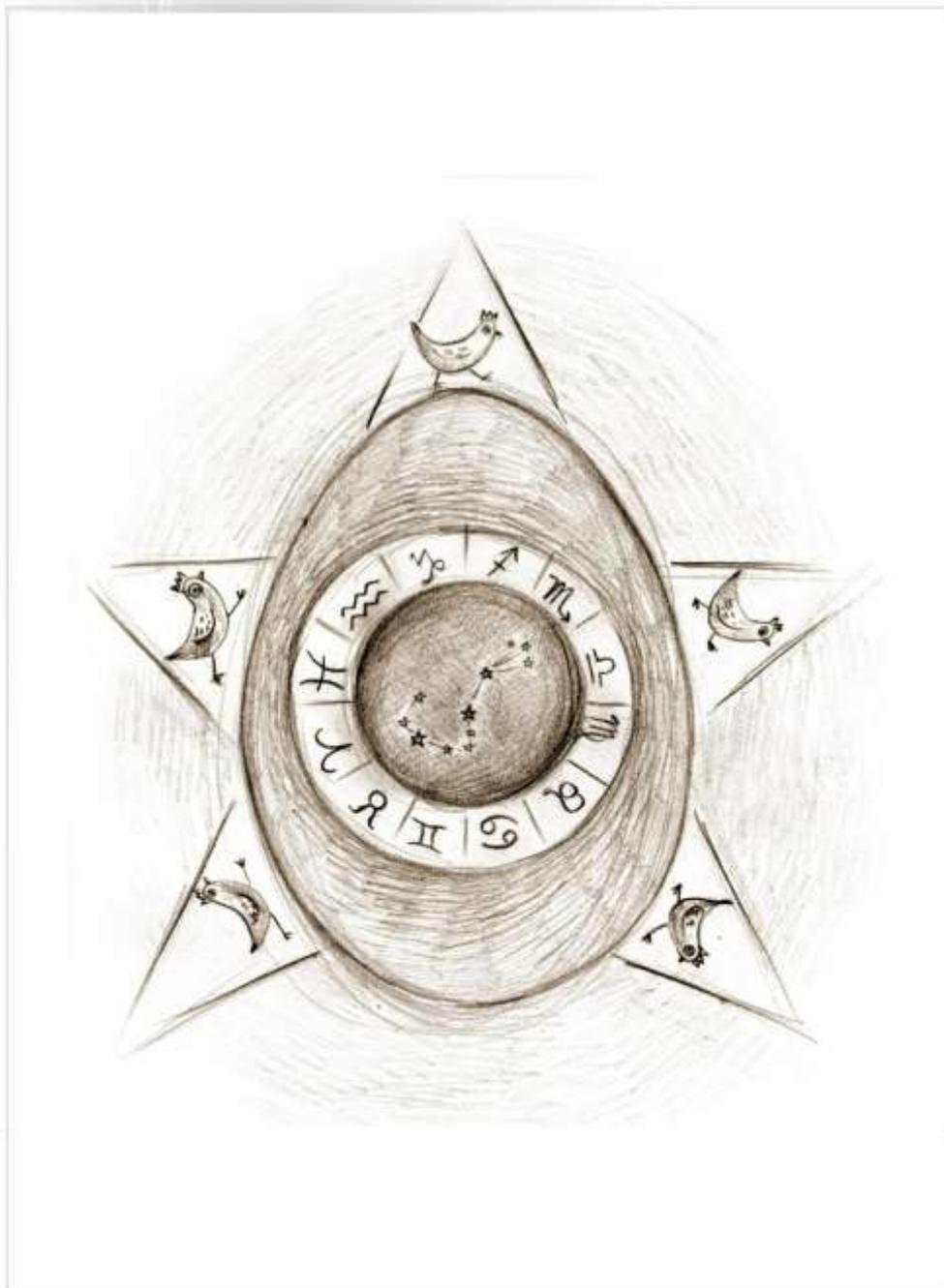
Alors, le garçon prit le chemin du retour, marchant sur le chemin de terre, les mains dans ses poches vides et un soupir dans le cœur.

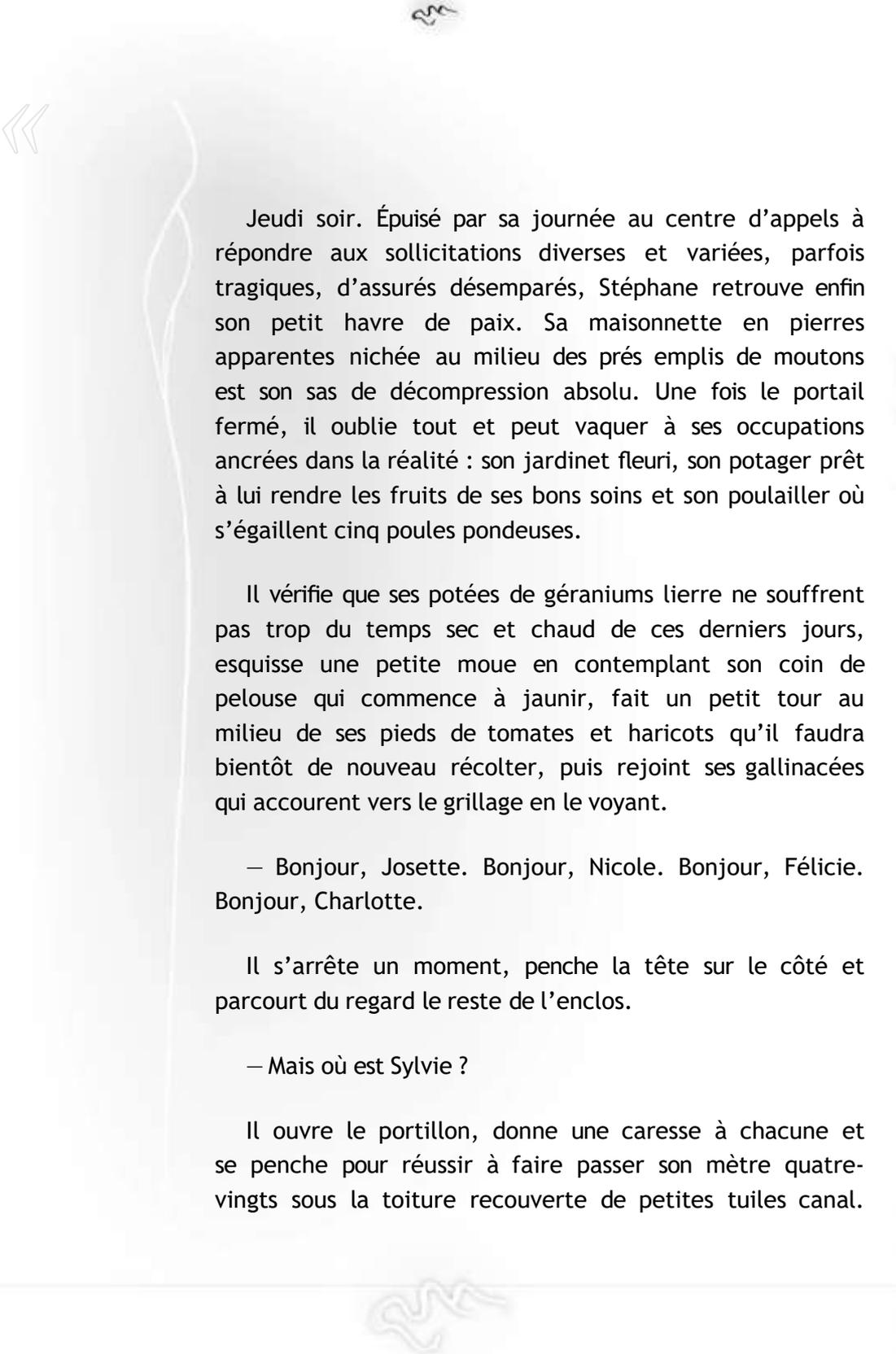




Surprise au poulailler

Earth son/Flo





Jeudi soir. Épuisé par sa journée au centre d'appels à répondre aux sollicitations diverses et variées, parfois tragiques, d'assurés désemparés, Stéphane retrouve enfin son petit havre de paix. Sa maisonnette en pierres apparentes nichée au milieu des prés emplis de moutons est son sas de décompression absolu. Une fois le portail fermé, il oublie tout et peut vaquer à ses occupations ancrées dans la réalité : son jardinet fleuri, son potager prêt à lui rendre les fruits de ses bons soins et son poulailler où s'égaillent cinq poules pondeuses.

Il vérifie que ses potées de géraniums lierre ne souffrent pas trop du temps sec et chaud de ces derniers jours, esquisse une petite moue en contemplant son coin de pelouse qui commence à jaunir, fait un petit tour au milieu de ses pieds de tomates et haricots qu'il faudra bientôt de nouveau récolter, puis rejoint ses gallinacées qui accourent vers le grillage en le voyant.

– Bonjour, Josette. Bonjour, Nicole. Bonjour, Félicie. Bonjour, Charlotte.

Il s'arrête un moment, penche la tête sur le côté et parcourt du regard le reste de l'enclos.

– Mais où est Sylvie ?

Il ouvre le portillon, donne une caresse à chacune et se penche pour réussir à faire passer son mètre quatre-vingts sous la toiture recouverte de petites tuiles canal.



Sylvie s'affaire en grattant le sol dans un coin de la maisonnette.

– Ah, te voilà. J'ai eu peur à un moment qu'un renard t'ait fait ta fête. Ouf !

Il attrape délicatement la poule noire, la cale sur son avant-bras gauche et la caresse doucement.

– Tu n'as rien, c'est le principal.

Il la relâche à l'entrée puis farfouille dans les nids en soupirant. Pas un seul œuf. Cela fait plusieurs jours qu'aucune poule n'a pondu. Sylvie ne pond plus depuis un an, c'est la plus âgée, c'est normal, mais les autres sont jeunes, c'est bizarre... Il ressort, s'accroupit puis lance quelques grains de blé devant lui, dubitatif. Les poulettes viennent aussitôt picorer le sol.

– Bah alors, les filles ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Vous avez trop chaud ? Vous êtes stressées ? Vous avez l'air en bonne santé pourtant avec vos crêtes bien rouges et vos plumes brillantes, et d'habitude votre nourriture vous convient. Je vous ai vermifugées, donné des coquilles d'huîtres pilées et vous avez même toute l'herbe du monde pour trouver des vers ! Je ne vois pas ce que je peux faire de plus.

Les poules l'entourent maintenant en gloussant gentiment et en donnant des petits coups de bec sur sa main pour l'inciter à lâcher le blé qui lui reste.

Il s'exécute puis se relève, les poings sur les hanches.

– Mince alors, j'aimerais bien comprendre. Si ça continue, je vais être obligé d'appeler le vétérinaire.





Stéphane se gratte le menton puis a soudain une petite idée pour les rafraîchir. Il va chercher le tuyau d'arrosage, vérifie que le pommeau est bien clipsé, allume l'eau et déverse une pluie fine sur l'herbe de l'enclos en prenant soin d'éviter les poules qui ne tardent pas à aller se réfugier dans la maisonnette.

Il finit par remplir l'abreuvoir avec de l'eau bien fraîche, éteint, range le tuyau puis rejoint sa maison, soucieux. Cette absence d'œuf ne lui dit rien qui vaille. Ou alors... y aurait-il un voleur ? Mais comment serait-il entré ? De toute façon, il est grand temps de préparer le dîner, il verra ça ce week-end et trouvera la réponse, quitte à surveiller le poulailler toute la journée.

Les poules ressortent et se mettent à gambader dans l'herbe humide.

Son plateau dans les mains, Stéphane s'installe sur la terrasse. Tomates farcies du jardin, riz sauvage, un verre de rosé et son pichet d'eau : il pose le tout sur la table de jardin en fer forgé, s'assoit et étend ses longues jambes qui viennent buter sur la chaise vide, celle de Camille. Il la regarde un moment, chasse le coup de blues qui commence à l'assaillir et entame son dîner. Il prend son temps, boit son rosé à petites gorgées, finit son repas par une crème aux œufs et une pêche bien mûre puis débarrasse avant de s'asseoir de nouveau dehors. Les poules sont allées se coucher, les grillons commencent à chanter et les étoiles, à se dévoiler. La fraîcheur tant attendue l'enveloppe progressivement.

Il allume une cigarette, renverse la tête en arrière et contemple les constellations qui apparaissent petit à petit. La Grande Ourse, facile à trouver, Hercule à sa





gauche et le Scorpion plus bas sur l'horizon. Antarès est particulièrement brillante ce soir. À l'ouest, le Lion est tronqué. C'est vrai que depuis quelque temps, il ne se sent pas entier, à l'image de son signe astrologique, une part de lui étant comme morte. Il jette de nouveau un œil au Scorpion, le signe de Camille. Il aimerait monter là-haut et tirer de toutes ses forces sur les étoiles pour mettre côte à côte leurs deux constellations, que Lion et Scorpion soient enfin réunis. Il se redresse, secoue la tête, se dit qu'il devrait arrêter de rêver et écrase son mégot. La nostalgie, ce c'est bon pour personne, il va bien falloir qu'il réussisse à tourner la page. Il bâille et s'étire longuement : il est temps de rentrer. Demain, même si ce n'est pas l'envie de rester ici qui lui manque, il faudra aller travailler.

Vendredi soir, le week-end, enfin. Stéphane va pouvoir s'occuper plus consciencieusement de son potager et essayer de résoudre ce mystère d'absence d'œuf. Avant de rejoindre ses précieuses amies, il consulte ses messages sur son portable. Un SMS de sa sœur, un appel manqué de sa mère. Tiens, elle a pensé à lui sous le soleil de Bali ! Et un message de sa grande fille. Il sourit en visualisant la carte jointe musicale et colorée. Qu'est-ce qu'elle lui manque ! Mais cette place au Canada, c'était une opportunité à ne pas laisser filer. Il attend avec impatience le mois prochain car elle profitera de ses vacances en France pour venir voir son papa.

Ces marques d'affection lui réchauffent le cœur et le font se sentir un peu moins seul. Il aimerait juste pouvoir serrer tout ce monde dans ses bras.

Stéphane soupire en rangeant son téléphone dans sa poche et s'approche du poulailler.





– Bonjour, Josette. Bonjour...

Il s'arrête de parler et avise, circonspect, le sol herbeux en écarquillant les yeux. Il se les frotte, les ouvre de nouveau, non, il n'a pas la berlue.

– Mais, qu'est-ce que... D'où ça sort, ça ?

Il va pour pénétrer dans l'enclos quand son geste est interrompu par le tintement de la cloche du portail.

Il jette de nouveau un œil à ses poules qui le fixent de leurs regards immobiles et les quitte à contrecœur.

– Bon, je reviens, ne bougez pas. Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ?

Deuxième coup de cloche. Ça doit être son voisin, monsieur Michel, qui a besoin de son aide pour déplacer sa tonne à eau. C'est vrai qu'il lui avait promis.

– Oui, oui, j'arrive.

Stéphane presse le pas, tourne la clef restée dans la serrure et ouvre la porte.

– Oui, c'est pour q...

Sa parole meurt immédiatement au bout de ses lèvres.

– Bonsoir.

La bouche entre-ouverte, le regard certainement bovin, Stéphane reste figé sur place. Ah non, ce n'est pas monsieur Michel.





– Je peux entrer ?

Stéphane s’efface et reste sans voix. Il doit rêver, ce n’est pas possible autrement. Et pourtant... il n’y a pas de doute à avoir. Même le pendentif du Scorpion qu’il lui avait offert est bien là. A-t-il finalement réussi à déplacer les étoiles pendant son sommeil ? Stéphane reste là, les bras ballants, incapable de réagir.

– Je... je te dérange apparemment. Je n’aurais pas dû.

Stéphane lui attrape le bras.

– Non, reste. C’est juste que... après tout ce temps, je ne pensais pas te revoir un jour.

– Eh bien, tu vois, je suis bien là, en chair et en os.

– Tu as maigri.

– Oui, un peu.

Ah là là, ce sourire...

Après le coup des poules, cette visite l’achève pour de bon. Il a l’impression que la perplexité suinte de tout son être. Il se racle un peu la gorge.

– Et tu es là pour... ?

– C’est juste que j’ai beaucoup réfléchi et je pense que j’ai fait une connerie en partant.

Son cœur se met à tambouriner, la chaleur lui semble soudain plus intense, l’air plus sec. Il sent quelques





gouttes de sueur perler sur son front. Ne pas s'emballer, ne pas s'emballer.

– Et ?

– J'aimerais qu'on refasse un essai. Si tu veux bien. Et... je t'ai apporté des fleurs. C'est bien aujourd'hui, non ?

Un magnifique bouquet champêtre comme il les aime.

– Je les ai trouvées le long du chemin. À chaque fois que je voyais une fleur, je pensais à toi et je m'arrêtais pour la cueillir. Ça te fait plaisir ?

– Tu parles que ça me fait plaisir...

Stéphane attrape le bouquet, le pose sans ménagement sur l'appui de fenêtre tout proche et enlace étroitement Camille. Au diable, les fleurs.

– Oh, qu'est-ce que tu m'as manqué, quelle connerie de s'être séparés...

– Excuse-moi, j'aurais pas dû...

– Je m'en fous, je m'en fous, tu es là, c'est tout ce qui compte.

Stéphane lui prend le visage à deux mains et lui caresse la joue.

– Tu es là pour de bon ?

– Oui. Si tu veux bien.





– Et comment ! Je ne pouvais pas souhaiter un meilleur cadeau pour mon anniversaire. Tu l’as fait exprès ?

Sourire et battement de cils.

– Un peu. Je sais qu’il te faudra du temps, mais... s’il te plaît...

Une larme commence à perler dans ses yeux bleus.

– J’aimerais une deuxième chance.

– Je te la donne, là, tout de suite, sans réfléchir. Ma maison, mon cœur, mon lit, ma vie, je veux tout partager de nouveau avec toi. Et d’ailleurs, je suis pas tout blanc dans l’histoire. On efface tout et on recommence depuis le début, ça te va ?

Léger hochement de tête et sourire timide.

Stéphane se perd dans le regard si profond de son amour et l’embrasse d’un baiser léger comme un souffle d’air, identique à ceux de leurs débuts ensemble. L’envie de lui donner un baiser langoureux lui brûle les sens, mais pas trop vite, il faut se reconstruire avant, leur séparation a été tellement douloureuse... Camille est là, rien d’autre n’a d’importance, tout est maintenant possible.

– Tu as des affaires ?

– Oui. Dans la voiture. Je n’ai qu’un petit sac... pour l’instant.

– Je le prendrai tout à l’heure. On a tout notre temps maintenant.





Stéphane passe son bras autour des frêles épaules. Toucher, respirer, regarder... toucher surtout, il ne veut pas perdre ce contact enfin retrouvé.

– J’ai vu ta surprise. Merci vraiment, j’ai été bluffé. Je me demande juste comment tu as fait.

– Comment j’ai fait quoi ?

– Ben, pour le cœur ?

Camille le regarde en haussant un sourcil.

– Quel cœur ?

– Dans la basse-cour.

– De quoi tu parles ?

– Tu me fais marcher. Viens !

Stéphane lui attrape la main, cette main fine et chaude qui lui manquait tant, et l’emmène face à l’enclos.

– Ça.

Camille contemple le tableau puis tourne son visage vers son compagnon.

– Mais c’est pas moi. D’ailleurs, comment j’aurais fait pour pénétrer dans le jardin ? Je t’ai laissé les clefs en partant.

– Alors, c’est qui ?

Camille hausse les épaules. Tous deux se retournent et contemplent le cœur dessiné avec une vingtaine d’œufs posés au milieu de l’herbe. Josette, Nicole,





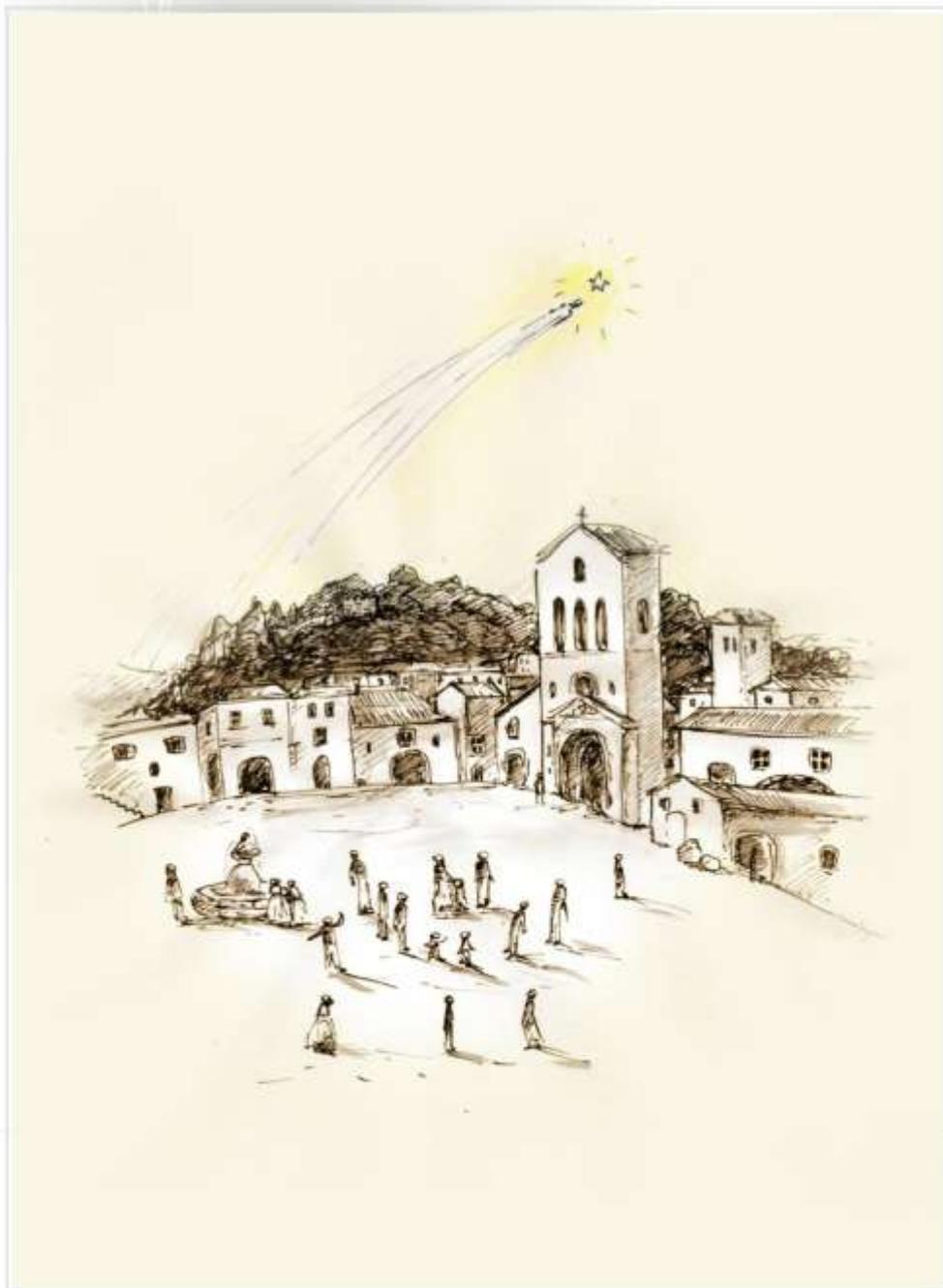
Félicie, Charlotte et Sylvie n'ont jamais eu l'air plus épanouies qu'en ce jour du cinquantième anniversaire de leur éleveur et protecteur. Elles n'ont qu'un regret, ne pas avoir assez d'œufs pour en dessiner un deuxième. Elles non plus n'étaient pas au courant du retour de Camille.





La nuit de la Saint-Jean

Gage





Si aujourd'hui je prends la plume, longtemps, bien longtemps après les faits, c'est que je suis le seul à pouvoir rendre compte de cet événement qui, jadis, stupéfia tout le petit village de Villiers. Je suis l'un des rares à savoir écrire, ici, et, sans doute, nul autre ne se souvient des détails de ce que je qualifierais volontiers de mystère. Les années ont passé, et je tiens à coucher ces lignes à présent, sans pouvoir augurer un seul instant de qui les lira, mais peu importe. Le temps presse, car bientôt je ne verrai plus assez, mes mains roides ne me répondront plus et ma mémoire me fera défaut, c'est ainsi.

Mais laissons-là ce préambule, et venons-en à cette aventure irrationnelle, qui me fera brûler quelques chandelles cette nuit, elle mérite ce modeste sacrifice.

J'étais encore novice à l'époque dont je parle. J'avais pour charge d'entretenir la chapelle Sainte-Gertrude édifiée sur les lieux de la haute-cour, à deux pas du donjon et des vestiges du château. Je m'y rendais presque chaque jour, pour en soigner les abords, veiller à l'étanchéité des lauzes du saint édifice, balayer la pierre plate du perron, tailler les rosiers et chasser les araignées qui la colonisaient sans répit. Je m'y essayais aussi à de modestes oraisons solitaires, remerciant sans trêve notre patronne d'avoir protégé notre petit moutier du désastre qui avait vu la ruine de la seigneurie dissoute. Ma foi juvénile et enthousiaste me rapprochait parfois d'une réelle exaltation lorsque, agenouillé à l'entrée de la chapelle, baigné du parfum des roses et des buis sauvages,



le soleil venait caresser ma nuque rase au moment même de mon action de grâce passionnée.

Un jour que je venais de gravir les marches écornées qui menaient à la première enceinte, none sonnant au clocher, je fus pris d'un sentiment d'étrangeté que je n'identifiai pas tout de suite. Ce n'est qu'une fois traversée la basse-cour aux quelques poules éparpillées et que je la contemplai du haut du second rempart, que je découvris ce qui avait changé. Un vaste espace en avait été dégagé, débarrassé de ses broussailles, de ses pierres de tailles dispersées et de ses branches emmêlées. La volaille clairsemée m'avait distrait, mais vu de haut il n'y avait aucun doute, un ménage important avait été accompli à cet endroit que plus personne ne fréquentait par une sorte de superstition.

Au cours des jours qui suivirent, je pus constater un réel changement à l'ombre des murailles. Quelqu'un avait ménagé une vaste aire lisse et nette et avait commencé à y apporter des poutres noircies qui provenaient vraisemblablement du château et des dépendances en ruine qui ceignaient les deux niveaux de terrasses. Les madriers s'amoncelèrent les jours suivants, rangés par taille, bien proprement, tout autour d'une surface assez conséquente laissée libre.

Bien que je passasse chaque après-midi un moment non négligeable aux abords de la haute-cour, oncques ne vis personne en contrebas s'affairer à ce modeste chantier naissant. L'ombre du donjon s'allongeait quand je traversais l'esplanade, escorté par les poules et les oies, mais je ne rencontrais jamais l'auteur de ces curieux préparatifs.





Ce ne fut qu'à la fin de septembre que j'eus finalement l'occasion de faire sa connaissance. C'est cependant une manière de parler, car le responsable de ces changements, je le connaissais assez bien. Le jeune Geoffroy avait été recueilli au monastère pendant quelques temps quand on l'avait trouvé errant dans la campagne. Il n'avait alors guère plus d'une douzaine d'années. Puis un charpentier avait proposé de lui apprendre son métier, bien qu'il fût muet et puisse sembler quelque peu simplet. Depuis il était devenu un colosse de presque vingt ans qui ne manquait jamais de revenir voir les frères qui l'avaient accueilli et les aider en divers travaux qui pouvaient requérir sa force. C'est comme cela que je l'avais rencontré de temps à autre, me sentant à chaque fois emprunté devant son mutisme et cette impression persistante d'échouer à communiquer avec lui.

Ce fameux matin d'automne, je m'étais hâté vers la chapelle dès le jour levé parce qu'il avait fort venté pendant la nuit et que je craignais des dégâts au niveau de sa toiture.

Grimpant les degrés gagnés par les liserons, je tombai nez à nez avec lui qui s'apprêtait à quitter les lieux, les bras chargés de divers outils. Nous fûmes aussi surpris l'un que l'autre, mais nous reconnûmes sur-le-champ. Après quelques instants de gêne réciproque, il dévala l'escalier et moi je gagnai la chapelle.

Avant que l'hiver et ses rigueurs n'arrivent, Geoffroy avait achevé la première phase de ses préparatifs. Il avait non seulement collecté de nombreux madriers et planches, mais les avait taillés à la forme qui lui convenait, en avait écarté certains, et déjà assujettis entre eux





quelques autres. Sur l'aire de la première terrasse commençaient à apparaître les prémices d'une construction qui ne ressemblait à rien de ce que je connaissais. Ou bien peut-être une cabane de curieuse facture...

Il me fallut attendre la fin de l'hiver pour en savoir plus. La froide saison fut rigoureuse, cette année-là, nous gratifiant de neige abondante puis d'un gel à pierre fendre. Je fus dispensé de mes soins à la chapelle vénérable, mes frères estimant que dans son cocon de glace elle n'avait besoin de rien, alors que mes services auprès des villageois, mon aide au dispensaire seraient plus pertinents. Puis enfin, un jour d'avril, la débâcle de notre rivière Argente fut le signal tant attendu de la reprise de bien des activités extérieures, après un hivernage qui n'avait que trop duré. Moults vieillards et nourrissons avaient péri cette hiver-là, nous pûmes bientôt les porter en terre.

*

C'est le menuisier qui m'apprit plus tard quelques détails que je peux relater ici, bien que même lui en ait été réduit à des suppositions, étant donné l'impossibilité de recueillir de Geoffroy la moindre explication. L'apprenti s'était semble-t-il endormi un soir plutôt doux du printemps précédent, dehors, devant la grange qui lui servait de logis. Il avait roulé du banc de pierre où le sommeil l'avait pris, puis sans doute réveillé dans la nuit, une idée, une vision, un rêve, l'avait visité et laissé totalement hagard au matin. Ensuite, pris d'une sorte d'obsession, il avait accoutumé de s'éveiller dès le lever du jour, emportant des outils vers la basse-cour du château en ruine, et revenant toujours précisément à l'heure de prendre son labour,





rapportant les outils empruntés. Pendant cet hiver si rigoureux, il s'était occupé en façonnant des dizaines de chevilles de hêtre, et tressant des cordelettes avec les orties qu'il avait récoltées en été au bord de l'Argente.

Nul ne peut savoir ce qui se passait dans la tête de ce garçon, mais il était en proie à une fièvre qui ne fit que croître au long des mois, poursuivant un but connu de lui seul, son esprit fruste habité par une sorte de mission urgente et essentielle. Lui que l'on connaissait jusqu'alors surtout pour sa force et sa promptitude à scier ou raboter des planches révéla cette année-là des talents insoupçonnés.

Son empressement auprès de sa construction devint bientôt frénétique. Les jours s'allongeant, il y passait des heures entières dès l'aube, puis y retournait le soir, jusqu'au couchant. Je le croisai fréquemment pendant cette période, ayant eu moi-même l'autorisation d'aménager un jardin de simples à proximité de la chapelle, car l'exposition au soleil y était idéale. Je dois confesser que parfois, voire souvent, Dieu me pardonne, les mains cuisantes de tresser mes fascines de coudrier, je m'octroyais de menues pauses, assis sur le rempart et contemplant l'avancée de l'assemblage qui prenait forme en contre-bas. Quand je rencontrais Geoffroy, ce printemps-là, c'est à peine s'il semblait me voir. Son regard fixe, tourné sans doute sur sa vision intérieure, me faisait un peu peur, je dois l'avouer. Il était curieusement accoutré, s'étant confectionné des petits sacs de toile qu'il avait ficelés à sa taille, et qui étaient emplis de ces tourillons de hêtre qui lui servaient à assembler les éléments de ce drôle d'objet qui croissait sur l'aire de la basse-cour.



*

Je me souviens très précisément de ce 24 juin. Nous fêtions Jean le Baptiste et notre monastère était parcouru par une excitation bien peu canonique, que notre père prieur dans sa grande bienveillance tolérait, ne doutant pas de son caractère exceptionnel et éphémère. Excitation non dénuée d'une grande ferveur, il le savait bien. À la nuit noire, tardive, le solstice étant si proche, nous avons accompli une procession à travers le bourg, tentant par nos cierges d'évangéliser un peu cette incurable cérémonie païenne des villageois qui s'entêtaient à allumer des feux aux croisements des chemins pour éloigner sorcières et magiciennes à l'endroit-même où des calvaires étaient pourtant placés. Après cette cérémonie, alors que les frères s'apprêtaient à rentrer au moutier et que les paysans, munis de brandons, se dirigeaient vers le feu de la Grand Place pour y boire, danser et regarder les jeunes sauter ensuite par-dessus les braises, un mouvement de foule se fit soudain. Geoffroy avait jailli dans le cortège, gesticulant, attrapant ci un bras, çà une épaule, poussant, tirant, et parvenant finalement à entraîner à sa suite toute la population du village, moines compris. Car il était connu de tous, jugé inoffensif et somme toute bonhomme, son mutisme provoquant plus le respect que le rejet, à l'ordinaire, chez nos simples mais sages paysans. Nous crûmes tout d'abord à une catastrophe, un drame quelconque, n'ayant guère été épargnés ces dernières années. Mais lorsque nous eûmes compris que notre destination était la basse-cour, il devint manifeste que nous allions enfin savoir ce qu'était cette construction érigée sur la première terrasse.

Celle-ci s'emplit alors lentement, dans un curieux silence intrigué, coupé encore de temps en temps par





quelques rires qui cessèrent totalement quand nous fûmes tous réunis, en un large cercle qui ceignait une étrange machine. Geoffroy surexcité tournait autour de l'objet, nous forçant à reculer un peu, élargissant le cercle, ses pochettes de tissu à présent vides volant autour de sa taille. Puis il mit le feu à quatre tas de branchages qui encadraient ce qui ressemblait fort à une espèce d'échafaudage ramassé sur lui-même. Éclairé par les brasiers et les torches fort nombreuses, l'assemblage complexe paraissait onduler dans l'air chaud, luisant et quelque peu sinistre, surplombé par l'austère donjon. Mais il faut bien comprendre que c'était Geoffroy qui l'avait conçu, Geoffroy le simple et bonasse enfant du monastère, à qui tout le monde décida tacitement de faire confiance ce soir-là. C'était, il faut le dire, une magnifique soirée d'été, embaumée comme encens précieux par le parfum des tilleuls et de la résine des torches. Par-dessus la fumée des feux et des flambeaux, la nuit et ses étoiles célébraient notre Dieu Tout Puissant, l'Argente chantait en contre-bas dans son sommeil léger, noctules et chauves-souris brassaient l'espace au-dessus de nos têtes dans leur mouvement soyeux. Mais, je le répète, dominant le tout, la somptueuse voûte céleste, piquée de l'argent des astres innombrables, étendait sa noble et sainte étoffe. Toute notre communauté, réunie, fraternelle, attendait elle ne savait quoi, patiente et soudée.

Alors Geoffroy escalada une poutre de la construction et s'installa sur une petite plate-forme que je n'avais pas encore remarquée. Il tenait encore une torche dans sa dextre et comme elle éclairait sa figure, chacun put apercevoir son visage exalté, ses yeux fiévreux qu'il ne cessait de diriger vers le ciel étoilé. Il glissa alors son flambeau dans un endroit précisément aménagé pour cela,





où il continua de brûler. Quant à lui, raide comme un pique-cierge, ne sachant que faire de ses mains vides à présent, bras le long du corps, il les glissa de part et d'autre dans deux de ses poches de tissu. Il en eut à peine le temps, en vérité. La flamme de sa torche avait fait son œuvre et rongé sans doute une corde tendue, nouée là.

Le reste se passa très vite et tient en peu de mots, assurément. La corde consumée libéra en se rompant deux lourds contre-poids, de part et d'autre de la machine, constitués de gros blocs de pierres provenant du château. Geoffroy jaillit alors droit vers le ciel, comme jaillit une eau longuement contrainte dans le sol, comme jaillissent certains insectes, comme une pierre lancée par une fronde, et j'entendis auprès de moi le prieur murmurer, interloqué, ce mot singulier que j'ignorais alors : « catapulte... », pendant que la foule s'exclamait d'un seul souffle, poussant un grand « oh ! »

Geoffroy avait disparu dans le ciel constellé.

*

Je parlai en introduction d'un mystère, alors qu'il faut bien convenir qu'il y en a plus d'un, dans cette histoire. Cependant, le plus surprenant de tous, celui qui m'a poussé à raconter ce souvenir, pour que peut-être un jour un lecteur y trouve une explication, est celui-ci :

Geoffroy n'est jamais redescendu du ciel.

Il s'est envolé comme fuse le bouchon mal enfoncé d'une boisson qui fermente, il est parti droit dans les cieux, au milieu des étoiles, et il n'en n'est jamais revenu, Dieu m'en soit témoin. Dès le lendemain de la Saint Jean, le





prieur dépêcha moines et convers pour tenter de retrouver le corps « du malheureux », disait-il. Et comme la trajectoire était parfaitement verticale, il ne doutait pas qu'il fût à proximité. Mais les semaines, puis les mois et années passèrent sans qu'il ne soit jamais découvert, je l'affirme ici. Quelques jours après l'événement, la machine fut incendiée, certains villageois l'ayant finalement jugée œuvre du démon, d'autres ayant conclu que Geoffroy était un sorcier qui cachait bien son jeu.

*

Voici achevé le récit de cette si lointaine soirée de la Saint Jean. Si tout au long de ma vie le souvenir n'en a jamais cessé d'être bien présent à ma mémoire, je dois avouer que j'ai conçu au fil du temps un vœu, bien irrationnel, mais dont le Seigneur ne saurait me faire reproche.

J'ai le souhait, bien profond que, quel qu'ait pu être le dessein de Geoffroy ce soir-là, il l'ait accompli, tel qu'il l'avait mûri, tel qu'il s'était imposé à lui, malgré lui peut-être. Le souhait qu'il soit toujours là, quelque part, dans le ciel, parmi les étoiles qui ne nous l'ont jamais rendu, et qu'il veille sur nos pauvres âmes.

Que Dieu me pardonne cette chimère.





Hercule au Télé-Spock

Holden5





Ce ne fut pas moins d'un an après notre emménagement route des Moulins que je découvris le tube étrange qui prenait la poussière au fond de notre cabanon de jardin, antre foisonnant d'artefacts champêtres.

À ma décharge, tout ce matériel était un don de la propriétaire précédente, Madame Guthrie. Veuve depuis peu, elle était partie vivre en appartement : plus besoin de tout ce bric-à-brac.

En bons citoyens, nous n'utilisâmes d'abord que ce dont nous pûmes identifier facilement la nature : tondeuse, râteau, taille-haie. Tout le reste demeura longtemps invisible à nos consciences modernes, formées depuis toujours pour l'inaction urbaine. Mais par un beau dimanche matin, délaissant les choses de l'esprit pour me jeter à corps perdu dans la lutte contre le Chaos domestique, j'entrepris une inspection du cabanon et découvris ainsi le mystérieux objet tubulaire.

– C'est quoi, ce drôle de truc ? demanda une voix espiègle derrière moi.

Lisa, charmant pot de colle de cinq ans et demi, n'avait pas tardé à retrouver la trace de son paternel, qui faisait à présent tourner un cylindre d'environ un mètre de long devant ses yeux, aussi perplexe que les chimpanzés de Kubrick devant la Grande Stèle venue d'ailleurs.

– Je..., expliquai-je doctement, on dirait un...





L'objet avait quelque chose de familier, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Un « aspi-feuilles », peut-être ? Difficile aussi de dire dans quelle matière il était fait. Sa couleur et sa texture faisaient aussi bien penser à un bois très léger qu'à une espèce de plastique rugueux. Aucun logo. L'aspect brut d'un objet artisanal. L'œuvre de feu M. Guthrie ?

À une extrémité du cylindre, sur le côté, saillait un tube creux plus petit, fixé au tronçon principal par une simple ligne de soudure. En regardant au fond, j'aperçus le reflet de mon œil.

Eurêka !

– Ce drôle de truc, ma chère Lisa, dis-je théâtralement en posant ma main sur l'autre extrémité du grand tube, c'est un té-lé-scope !

Retirant ce que je venais d'identifier comme un couvercle obstruant le bout du cylindre, je plongeai un œil à l'intérieur. Un grand miroir circulaire apparaissait dans son fond, derrière une épaisse toile d'araignée.

– Un té-lé-spock ! articula Lisa tant bien que mal, imitant mon enthousiasme exagéré.

– Un télespock, tout-à-fait, confirmai-je en riant de son jeu de mot involontaire. Grâce à cet engin, on pourra voir la Lune et les planètes en très très gros.

Cela faisait beaucoup d'infos à traiter dans une seule phrase. Lisa se tut pour méditer mes paroles.





– Mais qu'est-ce que tu m'apportes, là ? dis-je en faisant les gros yeux devant l'enveloppe que Lisa tenait dans sa petite main. Je peux voir ?

– C'est maman qui l'a fait tomber dans l'entrée en revenant du courrier.

L'enveloppe portait notre adresse, mais elle était destinée à « Mme Josette Guthrie ». Un tampon multicolore, dans le coin supérieur gauche, indiquait « Centre d'accueil Beauséjour ».

Nous recevions régulièrement par erreur des catalogues de linge de maison adressés à Mme Guthrie. Mais cet institut Beauséjour, c'était bien la première fois. A tous les coups, de la pub pour un centre de thalassothérapie, pensai-je vaguement. Je pliai l'enveloppe et la glissai dans la poche arrière de mon jean, sorte de triangle des Bermudes miniature où listes de courses et jetons de caddy avaient tendance à disparaître à tout jamais.

– Rentre donc voir ta mère, madame la factrice ! commandai-je à Lisa en lui faisant un petit bisou sur le front.

– Je ne suis pas une factrice, s'offusqua ma digne descendance en tournant les talons. Je suis une petite fille !

Déposant soigneusement le télescope sur la pelouse, je me mis en quête des éléments nécessaires à son fonctionnement. Car voyez-vous, j'avais quelques notions sur le sujet.

Pendant mon année de seconde - période riante que je décrirais volontiers comme une traversée du Mordor en





solitaire, je m'étais pris d'un vif intérêt pour tout ce qui pouvait me transporter à une distance assez considérable du lycée Voltaire et de sa faune impitoyable. L'astronomie en faisait partie. Fort de l'érudition acquise à la lecture compulsive de Ciel et Espace, je m'étais fait offrir un télescope Newton sur « monture équatoriale », terme pittoresque dont je serais bien en peine aujourd'hui de donner une explication. En gros, il y avait deux tiges molles en caoutchouc, chacune terminée par une roulette, qui vous permettaient de faire pivoter le télescope dans un sens ou dans l'autre pour suivre la course des astres.

Autre élément indispensable : les oculaires, élégants petits dispositifs tubulaires qui, une fois glissés dans le bien-nommé « porte-oculaire » permettaient enfin de contempler la voûte céleste. Selon le diamètre et la longueur de l'oculaire choisi, on obtenait un grossissement plus ou moins important.

– Chéri ! me héla Loren depuis le velux du premier étage, tu viens m'aider pour le papier peint ?

Décidément, l'exploration de mon vaste domaine rencontrait maints obstacles ce matin-là. Ma douce moitié avait choisi précisément ce dimanche matin pour s'attaquer à la rénovation de la chambre du premier étage.

Il faut dire que nous y avons récemment découvert, derrière une armoire abandonnée par Mme Guthrie, une longue trace sombre s'étirant sur toute la hauteur du mur. Grande tache de moisie ? Motif rupestre à la signification énigmatique ? « On dirait une grosse vulve. » avait dit Loren. Sa comparaison anatomique, je dois bien l'avouer, ne manquait pas de pertinence.





– J'arrive, poussin, lançai-je en accélérant mes recherches. Deux minutes.

Il ne m'en fallut pas tant. Mon regard tomba rapidement sur un trépied replié dans un coin, puis sur un petit sachet de tissu refermé par une cordelette. A l'intérieur, trois lourdes pièces de la taille d'une cartouche de fusil : les précieux oculaires. Toujours aucune marque de fabricant. Les parties métalliques étaient rongées par la rouille, mais les lentilles semblaient dans un état impeccable. Le sachet contenait aussi un viseur rudimentaire, à monter sur le « Télé-Spock » au moyen de simples ficelles.

Mon sens très particulier des priorités m'ayant toujours fait privilégier le futile sur l'essentiel, je n'étais plus animé que par un seul souci : assembler ce fabuleux télescope, plutôt que de rendre ma maison habitable.

Mais ce que femme veut, Dieu le veut. Un deuxième appel de ma dulcinée, où résonnait une menace de divorce imminent, mit fin à tout espoir de réaliser mon caprice dans un avenir proche. Rassemblant toutes mes trouvailles dans le cabanon, je rejoignis au pas de course ma cheffe de chantier.

*

Un mois s'écoula avant que j'eusse l'occasion d'assembler mon télescope et de jouer les Galilée. Ce fut une soirée entre amis qui m'en offrit l'opportunité et le droit éphémère.

Quand vint le moment où le brave Denis s'écria « Bon alors, tu nous les montres, ces anneaux de Saturne ? », comme s'il s'agissait de lui déboucher un vieux Saint-





Emilion, j'invitai toute la troupe des curieux à me suivre au milieu du jardin, où trônait l'instrument de ma gloire fugitive.

Le ciel était clair, propice à une série d'observations jubilatoires. Un croissant de lune brillait encore au-dessus de l'horizon. L'éclatante Jupiter et, dans son sillon sur l'écliptique, la plus discrète Saturne, étaient au rendez-vous. Bref, j'en avais un peu sous le coude.

Malgré sa vétusté apparente, le télescope fonctionnait à merveille. Testé avant l'arrivée des premiers invités, il m'avait permis d'observer avec force détails les merles qui picoraient au fond du jardin et le chat qui déposait son engrais naturel dans un carré potager. Place maintenant à la poésie des cieux !

Ce que j'avais oublié, après toutes ces années sans pratiquer l'astronomie, c'est l'extraordinaire versatilité de l'invité-qui-rêve-de-voir-les-anneaux-de-Saturne. Frileux comme un chameau sur la banquise, ledit invité s'extasia à la première vision d'une montagne sélénite, ou d'un alignement de satellites joviens, mais au moment où vous pensez avoir fait naître en lui une passion incommensurable pour les confins du firmament, le voilà qui se met à gémir contre le froid ambiant tel un naturaliste en pleine Laponie, et qui accourt vers le salon où vient de retentir son morceau préféré du groupe Abba.

Cette terrible loi de l'astronomie se vérifia encore ce soir-là, en dépit de la diversité des phénomènes que ma lunette exhiba. En un quart d'heure, je me retrouvai seul, au milieu des étoiles, mon instrument délaissé brandi vers le ciel. J'avais froid moi aussi, la tentation était grande





d'aller me trémousser sur Dancing Queen, mais mon sens de l'honneur me commandait de rester à mon poste.

Je me mis alors en chasse de ce que mes confrères astronomes appellent un « amas globulaire. » Sous ce nom évocateur d'une charogne visqueuse se cache une réalité moins sordide : des concentrations prodigieuses d'étoiles lointaines, se présentant dans un petit télescope comme des taches blanchâtres – aussi vagues que réjouissantes pour l'astronome amateur.

Je savais qu'il s'en trouvait un "célèbre" dans la constellation d'Hercule, juste au dessus de ma tête.

J'arpentais ainsi de long en large le torse d'Hercule quand quelque chose dans l'oculaire – une forme, ou peut-être un mouvement – m'arrêta subitement. Hallucination liée aux lois de l'optique ? Au milieu du champ de vision se devinait comme une fissure grisâtre, une déchirure irrégulière du firmament dans laquelle n'apparaissait aucune étoile.

Ce qui m'avait arrêté n'était pas tant cette forme insolite que l'impression d'y avoir perçu un mouvement fugitif... un peu comme celui d'un reptile se faufilant dans une crevasse. Malgré une longue observation, je n'y discernai plus aucun mouvement notable.

Je changeai d'oculaire pour obtenir un grossissement supérieur. Ce que je vis me plongea dans un état de perplexité mêlé d'écoeurement. La « fissure » occupait maintenant tout le champ de vision. Elle ressemblait à l'extrémité d'un tunnel, ou même d'une... muqueuse, dont la paroi interne était de couleur gris sombre. Un autre





détail finit par s'imposer comme une évidence : l'ouverture se contractait légèrement à intervalles réguliers.

Je crus d'abord que le Télé-Spock lui-même (défaut de miroir ? chenille collée sur une optique ?) était responsable de cette vision, mais il me suffit de pointer l'instrument dans différentes directions pour constater que ce n'était pas le cas. La « bouche cosmique » restait fixe dans le ciel, à mi-chemin entre l'étoile Pi et l'étoile E de la constellation.

Fait plus surprenant encore, elle n'apparaissait pas du tout à mes jumelles, qui offraient pourtant un grossissement supérieur à l'oculaire précédemment utilisé. Il fallait se rendre à l'évidence : seul le télescope de M. Guthrie était en mesure de révéler ce phénomène.

Plus j'observais l'étrange ouverture, plus la nausée faisait son chemin dans mon estomac. Il était grand temps de rendre à Galilée ce qui était à Galilée. Je laissai tout en plan au milieu du jardin et partis rejoindre mes convives.

Ma tête me tournait un peu lorsque je me retrouvai dans la lumière et le bruit. Loren s'étonna de me voir « blanc comme un cachet d'aspirine ». J'allais lui parler de mon étrange observation quand un haut-le-cœur me fit me précipiter aux cabinets pour me vider l'estomac.

J'incriminai un amuse-bouche mal décongelé, mais la véritable raison, je le pressentais, était toute autre. Mon aspect cadavérique dut quelque peu déplaire à nos convives car la soirée en resta là.

*





La nuit qui suivit fut pour le moins oppressante, semblable à celle d'un homme atteint de fièvre. Si j'en avais terminé avec la béance d'Hercule, celle-ci n'en avait pas fini avec moi.

Dès que je refermais les paupières, l'image de la fissure se dessinait avec une grande netteté dans la chambre noire de mon esprit, je la voyais palpiter tel un organe gonflé de sang, se teinter d'une couleur rougeâtre qui m'inspirait une violente angoisse, un intense sentiment de danger. Et surtout, je devinais de longues formes reptiliennes s'échapper de la béance, luisant fugitivement avant de disparaître dans la nuit du cosmos.

Chaque fois qu'une de ces créatures sournoises, indistinctes, s'insinuait hors du tunnel, j'étais pris d'un sursaut comme si je venais réellement d'assister à son intrusion dans notre dimension, comme si je l'avais vue de mes propres yeux s'élancer... à ma rencontre !

C'était certain : je délirais complètement, j'avais décidément chopé quelque chose.

Je me levai pour aller me remplir un verre d'eau quand je fus saisi d'une illumination. Je compris soudain pourquoi la béance avait quelque chose de familier.

Pour en avoir le coeur net, je me rendis dans la chambre du premier étage et me plantai devant le mur où se trouvait jadis la grande armoire de Mme Guthrie. Trois lés de papier peint intissé couvraient maintenant la cloison. Loren avait prévu de les peindre prochainement.

Question grave. Quelle serait la réaction d'une femme normalement constituée en apprenant que son mari avait arraché en pleine nuit du papier peint fraîchement posé ?

J'allais bientôt le savoir.





Soulevant un recoin supérieur du lé central, je le décollai le plus soigneusement possible, et révélai peu à peu ce que nous avions d'abord pris pour une tâche de moisi. Un frisson me parcourut tout le corps en découvrant la représentation parfaite de l'épouvantable béance céleste. Celui qui avait fait ça (et j'avais tout lieu de penser qu'il s'agissait de M. Guthrie lui-même puisque cette pièce lui avait longtemps fait office de bureau au dire de sa femme), n'avait sans doute eu qu'à fermer les yeux pour contempler son modèle : j'aurais pu en faire de même.

Au pied du mur, sous l'abominable fresque, une série de chiffres et de symboles avaient été griffonnés d'une main nerveuse au crayon à papier. Ç'aurait très bien pu être des mesures d'ouvrier tel qu'on en trouve sur tous les murs du monde. Mais celles-ci étaient d'un tout autre genre puisqu'elles comprenaient des degrés, minutes et secondes. L'auteur de la fresque, c'était limpide, avait noté les coordonnées de la béance cosmique.

Qui diable avait été ce Monsieur Guthrie, pour fabriquer un instrument capable de mettre au jour un tunnel invisible aux télescopes ordinaires ? Comment en était-il d'ailleurs venu à soupçonner l'existence de tels passages cachés dans la voûte céleste ? Et qu'avait-il conclu de ses observations ? Lorsque j'avais demandé à sa femme ce qu'avait été le métier de son mari, elle avait clairement noyé le poisson en marmonnant : « chercheur ».

En définitive, je ne savais rien des Guthrie, en dehors du fait que madame appréciait le linge de maison assez coûteux, à en juger par les catalogues qu'il nous arrivait encore de recevoir à sa pl... Cette pensée alluma une petite ampoule dans ma tête. La lettre de l'institut Beau-machin-





chose ! Voilà qui pourrait m'en apprendre un peu plus. Puisque je n'avais pas porté ni nettoyé mon « pantalon de jardin » depuis la fois où j'avais empoché ce courrier, il devait encore se trouver plié en quatre dans la poche arrière.

Je regagnai la chambre conjugale à pas de velours, ouvrit délicatement le placard de ma penderie et récupérai mon jean d'homme à tout faire. Hourra ! l'enveloppe était toujours bien calée au fond de la poche.

De retour dans le séjour, j'allumai une lampe et dépiautai l'enveloppe. J'en retirai une simple feuille A4 pliée en trois.

C'était une facture, ou une sorte de bilan comptable, qui indiquait à Mme Guthrie les mensualités qu'elle avait réglées pour le premier semestre de l'année en cours. Motif des paiements : « Prise en charge psychiatrique de M. Charles Guthrie, né le 16 avril 1949 ».

Le Centre Beauséjour n'avait donc rien d'un centre de thalassothérapie, ce n'était en tout cas pas le genre de centre où M. Guthrie se faisait pétrir les omoplates en savourant des crustacés. Le pauvre vieux était encore bien vivant, mais avait dû tomber dans un tel état de démence que sa propre femme préférait le faire passer pour mort. Ce qui lui avait fait perdre la boule ? Aucune certitude, mais la fresque murale et mes propres observations de la veille me suggéraient qu'il avait dû passer du temps, beaucoup trop de temps, l'œil collé à l'oculaire.

*

Dès le lendemain matin, je démontai le télescope et le rangeai où je l'avais trouvé : tout au fond du cabanon.





Bien m'en a pris. Plus les jours passent, plus se dissipent le souvenir de la fissure et le sentiment de menace pesant sur notre belle planète.

Mais alors que je recollais le papier peint sous l'œil vigilant de Loren, je n'avais plus qu'un seul projet en tête : retrouver Guthrie et découvrir le fin mot de l'histoire.

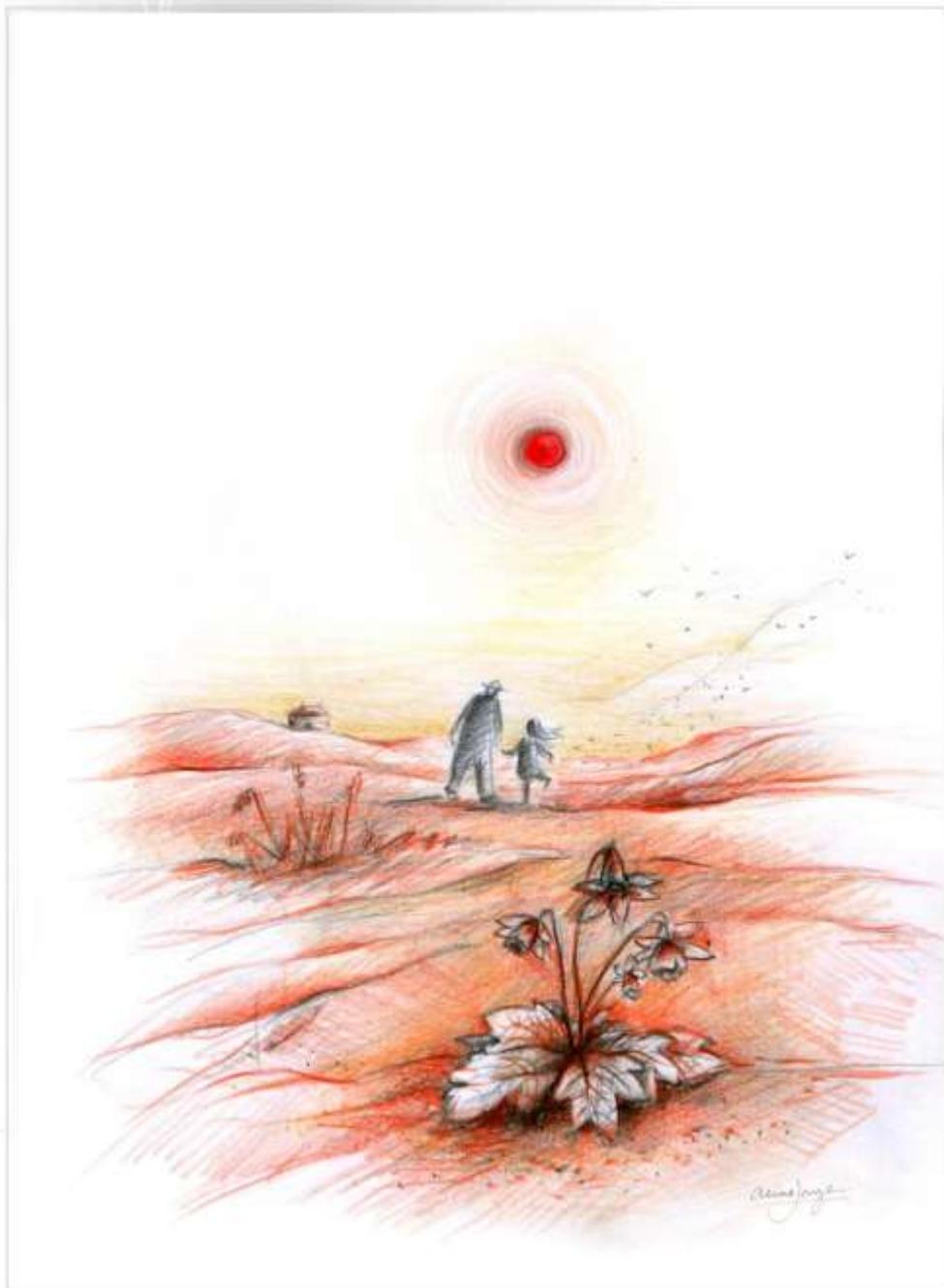
(A suivre – hors AT)





Utopia

Samarcande





Les rochers de la plaine d'Utopia avaient envahi tout l'écran. Utopia... Quel nom absurde pour cette désolation tellurique. Les vents solaires avaient depuis longtemps balayé la terre et le sable. Un champ compact où ne pousseraient jamais que des cailloux ; une terre morte, froncée de crevasses... C'était ça, Utopia, rien que ça.

« La capsule Hope-19 s'est placée en orbite de la planète Mars et amorcera dès que possible la descente. Le centre de contrôle de Darmstadt en Allemagne confirme que tout est prêt en vue de l'arrivée imminente de l'équipage. Et tout de suite, en exclusivité mondiale, l'interview avec le Commandant Joachim Fisher, en direct de la capsule Hope... »

J'éteignis la télé et j'ouvris la fenêtre : il avait plu pendant la nuit, et du sol montait l'odeur fraîche des plantes et celle, plus dense, de la terre mouillée. De petits nuages blancs fuyaient à l'horizon au-dessus des collines rosées.

L'odeur de tabac me tira de ma rêverie. Romaric, une roulée au coin des lèvres, remontait la courte allée qui menait à la ferme.

– Déjà debout ?

– Je suis devenu un vrai paysan, tu vois. Couché avec les poules et levé à l'aurore.



Ma voix sonnait si faux que j'aurais voulu hurler. Romaric me regarda sans sourire.

– J'imaginai un truc du genre, ouais. Tu m'offres un café ? répondit-il simplement avant d'éteindre sur sa semelle sa cigarette dont il glissa le mégot derrière son oreille « pour ne pas gâcher ».

*

Nous avons découvert la ferme des Châtaigniers il y a deux ans environ, durant l'une de nos « promenades d'adieu », comme tu aimais les appeler. Le départ approchait et nous avons pris l'habitude, lors de nos rares journées de congé, de prendre la voiture pour rouler au hasard des chemins. Les paysages que la Terre déroulait pour nous avaient la saveur intense des dernières fois et nous courions toujours plus vite, avides de tout voir et tout enregistrer.

La grosse bâtisse aux volets clos perchée sur la colline avait, pour la première fois, arrêté notre course. Tu t'étais assise sur le perron abandonné et tu avais posé ta tête sur mon épaule. Nous avons regardé le soleil couler sur la vallée, et puis nous avons fait l'amour dans les herbes hautes. Ta peau sentait le thym et la menthe sauvage. J'avais loué la ferme le lendemain et m'y étais installé. Tu m'y rejoignais pour le week-end.

Tu avais tellement ri la première fois que tu avais vu Romaric en train de faucher son champ avec son vieux pantalon de toile et son gilet.

– Tu seras exactement comme lui bientôt ! avais-tu plaisanté. Je t'achèterai un canotier et des bretelles et je





piquerai des fleurs dans mes cheveux pour aller danser au bal du village : on ressemblera à ces personnages des vieux films de Pagnol.

Tu riais de tout alors. Tu riais de moi aussi et de ma « lubie paysanne ».

– Deux mois de location ? Sérieusement ? Tu ne tiendras pas trois semaines les pieds dans le fumier et tu courras bien vite retrouver tes éprouvettes et tes cultures hors-sol !

*

Les grains de café coulèrent de ma main au moulin. M'asseoir sur le banc de la cuisine, caler la boîte en bois entre mes cuisses, sentir la résistance au premier tour de manivelle s'estomper lorsque j'atteignais le bon rythme - trop lent les lames déchireraient les grains, trop vite le café « chaufferait » - et sentir l'arôme filtrer à travers le tiroir du moulin : ces gestes simples m'apaisaient plus que tous les cours de yoga auxquels je t'avais accompagnée. Je plaçai la cafetière italienne sur le feu.

Romarc ne parlerait pas le premier, je le savais. Les silences de Romarc valaient plus que ses mots ; ils remplissaient tout l'espace entre nous, et le vide aussi.

La cafetière ronronna doucement.

– C'est pour aujourd'hui, dis-je en versant le café chaud dans les tasses de faïence, petits ronds blancs remplis de noir. Petits univers sans étoiles.

Je poussai la tasse vers Romarc, absorbé dans le choix d'un sucre. Il y avait quelque chose de réconfortant dans la manière avec laquelle sa main planait au-dessus de la





boîte, hésitant entre les morceaux blancs, tous semblables. Lorsque le sucre plongea dans le café, je me sentis vaguement consolé.

Nous bûmes en silence.

– Je t’ai apporté des graines de soucis, dit enfin Romaric. Tu peux les semer à côté des tomates pour éloigner les pucerons. Et puis, c’est joli, des fleurs jaunes, dans un potager.

Je pensai à ce petit carré de terre grasse où mes plantes enfonçaient leurs racines et puisaient l’eau et les nutriments, au soleil qui colorait mes légumes, à ces fruits qui murissaient tout seuls. Romaric savait tout cela. Il l’avait compris bien avant moi malgré toutes mes études de botanique. Je n’avais pas su te l’expliquer.

*

– Comment ça, tu te retires du programme ?

Tes cheveux sombres avaient fouetté l’air, éclair menaçant. Les autres femmes de la mission avaient coupé les leurs, comme pour mieux gommer les différences avec leurs collègues masculins, ne présenter au monde qu’une surface lisse, crédible, scientifique. Tu avais fait pousser les tiens encore plus longs, non pas par défi, mais parce que tu étais trop compacte pour rien retrancher à ta personnalité, trop assoiffée d’expériences pour te contenter de vivre à moitié. Tu voulais tout et tu me voulais, moi, à tes cotés.

Nous étions allongés dans l’herbe sur le talus derrière la ferme. Il avait fait très chaud ce jour-là et la terre gorgée





de soleil tiédissait mon dos. Autour de nous la nuit bruissait de vies invisibles.

– Ecoute, avais-tu repris, la panique du départ, c'est normal. Tout quitter pour l'inconnu. Moi aussi j'ai peur. Mais ici il n'y a plus rien à découvrir, alors que là...

Tu avais indiqué du menton un point rouge dans le ciel et il m'avait fallu lutter contre l'envie de te serrer contre moi, d'écouter bouillonner tes rêves, de me perdre sur tes sentiers d'étoiles. J'avais juste enfoncé mes mains dans l'herbe jusqu'à gratter la terre de mes ongles ; les brins d'herbes se redresseraient et demain il n'y aurait plus trace de nos corps.

– Je ne peux pas, avais-je soufflé.

Tu avais eu ce geste involontaire du poignet que je t'avais vu si souvent lorsqu'un obstacle se présentait sur ta vie, les doigts souples qui balaient l'air, la parade nonchalante des vainqueurs conscients de leur supériorité.

– Mais bien sûr que tu peux ! Tu as géré mieux que quiconque la simulation dans le désert ! Tu sais très bien que tu es la clé de voute de l'équipe.

Les plantes sous leur globe, les lumières artificielles, les éléments nutritifs dosés au compte-gouttes.

Elle avait raison. Ma serre à oxygène s'était révélée parfaitement fonctionnelle.

Les espaces réduits, les structures d'acier et de verre.





Je m'étais coulé dans la réclusion sans difficulté. J'avais adapté mes formes à l'espace, émoussé mes angles contre ceux des autres.

La température constante, la maîtrise absolue du corps et des émotions.

J'étais devenu la clé de voute. Je m'étais dévitalisé. Minéralisé.

– Je ne suis pas sûr de vouloir encore partir, avais-je dit encore.

*

– C'est pour aujourd'hui, ai-je répété.

L'œil éteint de la télévision, cyclope monstrueux sur le mur de pierre, me phagocytait lentement. J'imaginai des déserts sanglants au-dessus desquels l'éclat tranchant d'une navette luisait, et nous étions ensemble, le souffle court dans nos scaphandres, un monde neuf à inventer sous nos pieds.

Romarc se leva et déposa les tasses vides dans l'évier. Sans mot dire il se dirigea vers la porte et sortit dans l'air vif du matin. Il ne s'était pas retourné pour me saluer ou me demander de l'accompagner. Il ne le faisait jamais ; je lui savais gré de me laisser la liberté de le suivre ou non.

Comme chaque jour je le rejoignis en bas de la côte, vers le champ hachuré de sillons que nous avions désherbés la veille à la main, et m'accroupis à ma place habituelle pour le regarder.





Romarc n'avait pas de tracteur, pas d'épandeur non plus, mais un gros cheval de trait attelé à une antique charrue de fer. Lorsque je lui en avais demandé la raison, à mon arrivée à la ferme des châtaigniers, et que je m'étais offert de faire l'analyse de la composition du sol, il s'était contenté de hausser les épaules. J'avais posé beaucoup de questions auxquelles il n'avait pas répondu.

Romarc, un baquet dans la main plein de semences, se mit à mesurer à grandes enjambées la longueur du champ. Son bras se balançait avec solennité et les grains pleuvaient doucement dans la terre humide. J'avais appris à regarder et à me taire. Romarc ne savait rien des taux d'azote ni des calculs de rendement. Il connaissait pourtant les gestes qui guérissent, la densité des mottes de terre dans la main et la danse des insectes. Il ne possédait pas sa terre, ne l'exploitait pas, ne la meurtrissait jamais, mais faisait corps avec elle.

Un deuxième baquet était posé, non loin de moi. Quand j'aurais bien regardé mon ami, quand je me serais imprégné du rythme lent et de l'amplitude de ce geste ancestral, je me relèverais et je lancerais moi aussi les graines dans les sillons. Et j'oublierais que c'est pour aujourd'hui, maintenant peut-être, et que derrière les nuages et le ciel bleu, il y avait le vide et toi dedans.

*

Tu n'as jamais compris. Tu n'avais pas de racines, et si jamais tu en avais eues, je venais de trancher les dernières ramifications qui te retenaient au sol.

La veille de ton départ je m'étais présenté à la base de lancement caché derrière un énorme bouquet d'ancolies.





Ton visage était fermé comme une coquille de noix, tes gestes raidis par l'uniforme amidonné et le ressentiment.

– Tu sais pourtant bien que je ne peux emporter avec moi aucun effet personnel.

Je connaissais parfaitement le cout de l'envoi d'un kilo dans l'espace : lorsque j'étais encore à la tête du projet de botanique, j'avais dû négocier chaque gramme du matériel indispensable au potager et à la serre à oxygène que nous installerions sur Mars. Je savais que tu partirais les mains vides et aussi que tu ne regarderais pas en arrière.

Tu avais enfilé tes mains dans les poches et j'étais resté à l'abri de mes fleurs-bouclier. Je me sentais aussi creux que mes « prends soin de toi » et mes « bon voyage ».

J'avais laissé les ancolies sur la table en sortant.

*

Olivia traversa le champ avec la fougue de ses neuf ans, les cheveux roux en panache. Romaric déposa sa caisse de graines par terre et regarda sa fille courir vers lui. Elle grimpa comme un écureuil à son tronc et s'installa sur ses épaules. Elle riait fort.

– Papa, ils arrivent ! Maintenant ! Elle sortit un téléphone portable de sa poche et me le tendit. Ils arrivent sur Mars ! Venez voir !

Le rectangle noir, douze centimètres sur sept tout au plus, dévora en une seconde le monde que je m'étais construit avec tant de peine. La nuit que je fuyais depuis des mois, la nuit des espaces infinis où dérivait ton corps, me rattrapa. Je la laissai m'engloutir.





*

Tout d'abord il y avait eu l'absence. Je m'abrutissais de calculs logarithmiques dans lesquels la distance démultipliait la vitesse à laquelle tu m'oublieras, moi qui restais désespérément inamovible au centre de notre spirale. Et je passais mes nuits à la belle étoile sous des cieux impitoyables et muets.

Et puis il y avait eu le doute, l'atroce sensation d'avoir fait le mauvais choix. Mes arguments s'effeuillaient et la vérité sourdait de partout. Elle murmurait dans le vent du matin, dans les aboiements rauques d'un chien au loin. Je m'étais barricadé en vain derrière mes excuses. La vérité m'avait rejoint dans un claquement de volet, un soir d'orage : je n'avais rien choisi, j'étais juste resté immobile sur un monde moribond. Tu avais réclamé un peu de courage, je n'avais su t'offrir que des raisonnements et de vagues idéaux. Je n'en avais que faire à présent.

Je ne sais pas combien de temps j'étais resté prostré, morcelé sur le carrelage de la cuisine. C'est alors que Romaric avait passé la porte pour la première fois. Il portait un bol de tomates fraîches et son amitié silencieuse. Lentement j'avais recollé les morceaux.

*

Neuf silhouettes marchaient sur le sol rocailleux de la plaine d'Utopia, engoncées dans leur combinaison spatiale trop blanche sur le ciel sans atmosphère. Le premier de la file portait un drapeau de l'Europe qu'il planta violemment dans le sol rouge, comme une déclaration de guerre. J'eus honte. Honte d'être humain, et honte de toi aussi qui participais à l'assujettissement d'une terre que nous rêvions ensemble de comprendre.





Utopia... Ce nouveau monde commençait comme s'achevait l'ancien.

« Héros de nos nations... pionniers de l'humanité ... scientifiques qui ont abandonné leurs familles et leurs foyers pour le salut de la race humaine ... » , ânonnait le journaliste tandis que défilait à l'écran les photos des membres de la mission.

Tu souriais – un peu tristement il me sembla, mais peut-être était-ce juste un mirage de ma peine – dans ton uniforme bleu nuit, les bras sur les épaules des collègues qui t'encadraient. Deux ancolies piquées à ta boutonnière.

L'un des cosmonautes – toi peut-être ? – s'agenouilla, comme pour lacer ses chaussures, pensai-je stupidement. Lorsqu'il se releva, il tenait une poignée de terre dure et froide qu'il avait détachée du sol. Il l'effrita entre ses doigts gantés comme l'avaient fait ses ancêtres sur Terre des millénaires durant.

Je détachai mes yeux de l'écran, un sourire naissant aux lèvres.

Utopia... Peut-être qu'après tout cette terre ne portait pas si mal son nom.

Romarc avait déjà repris son baquet et semait à la volée. Olivia, que la cérémonie avait lassée, courait après les merles qui picorait dans les sillons. Dans un mois ou deux la neige couvrirait la terre, protégeant de son manteau les graines endormies jusqu'au printemps. Et le cycle recommencerait.



rubriques

les conseils de lecture de MoMo

Nous avons demandé à MoMo de sélectionner un livre par thème... Il n'en a fait qu'à sa tête et vous propose cinq ouvrages. Lorsque nous lui avons demandé la raison de ce choix loufoque (pourquoi pas deux par thème alors ?), il a juste répondu : « le pentagramme est drôlement plus intéressant que le carré ! »

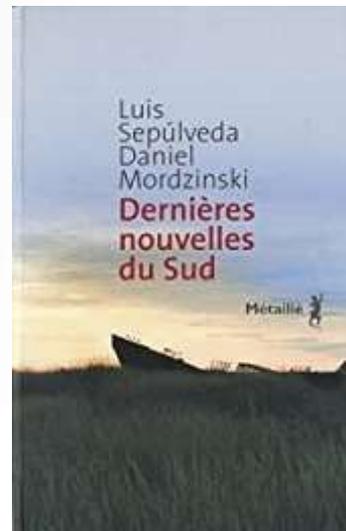
Le maquettiste ne le remercie pas.

Les mains dans les poches

Dernières nouvelles du Sud, Luis Sepúlveda – 2012, éditions Métailié

« En Patagonie, on dit que faire demi-tour et revenir en arrière porte malheur. Pour rester fidèle aux coutumes locales, nous avons poursuivi notre chemin car le destin est toujours devant, et on ne doit avoir dans son dos que la guitare et les souvenirs. »

En 1996, Luis Sepúlveda et son ami photographe Daniel Mordzinski partent pour un périple en Patagonie. Dernières nouvelles du Sud est un livre unique, à la fois récit de voyages, témoignage d'amour pour les terres australes, chant d'adieu pour un monde presque disparu, cri de révolte de populations et de terres exploitées. Mais c'est surtout l'histoire de rencontres, de mots et de maté partagés, d'hommes et de femmes libres. On y découvre un artiste-luthier qui sait écouter le bois, un

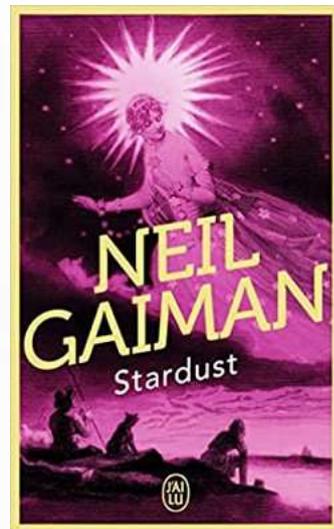


descendant de Davy Crockett, des gauchos, un véritable lutin, une magicienne, les fantômes de Butch Cassidy et du Kid et tant d'autres encore. Un livre envoûtant sur une lande vaste et sauvage où les légendes trouvent encore refuge.

Dans les étoiles

Stardust, Neil Gaiman, 2001, Éditions J'ai Lu

Le petit village de Wall est séparé du monde de Féerie par un mur gardé jour et nuit. Pour rapporter une étoile filante à sa bien-aimée Victoria, Tristan passera le mur et découvrira un monde peuplé de licornes, héritiers du trône sanguinaires, sorcières et autres créatures. Neil Gaiman mélange avec humour les éléments traditionnels du conte, saupoudre les répliques des jeunes filles blondes de grossièreté, ajoute une pincée de chansons pour un mélange explosif.



La basse-cour

La ferme des animaux, George Orwell, 1945, Gallimard

On ne présente plus ce chef d'œuvre. Si vous ne l'avez pas encore lu, il n'est jamais trop tard pour s'y mettre.

Lassés d'être maltraités, les animaux de la ferme du Manoir se rebellent et chassent le fermier,



bien décidés à ne plus se faire exploiter. Ils établissent des règles de vie commune dans l'espoir de créer une société plus juste. C'est sans compter l'arrogance des cochons qui prendront peu à peu le pouvoir et dévoreront les valeurs de la société fraîchement construite.

Une critique politico-sociale acerbe sous des allures de fable qui n'a rien perdu de son actualité.

Un drôle d'objet

Le musée du Silence, Yôko Ogawa, 2005, Actes Sud

Un jeune muséographe se rend dans un petit village pour y installer le musée du silence, un étrange musée fait d'objets disparates qui ont tous appartenu aux défunts du village. Il y rencontrera son employeuse, une vieille dame tyrannique qui vit dans un manoir isolé et délabré, autour de laquelle gravitent sa très jeune fille, son jardinier et un intrigant berger du silence. C'est un roman tout en atmosphère que nous présente Yôko Ogawa. L'intrigue s'y déroule lentement, dans un flou onirique - les personnages et les lieux n'ont pas de nom - dans un espace à la lisière de la vie et de la parole, où les véritables protagonistes sont les objets des défunts.

YOKO OGAWA
LE MUSÉE DU SILENCE

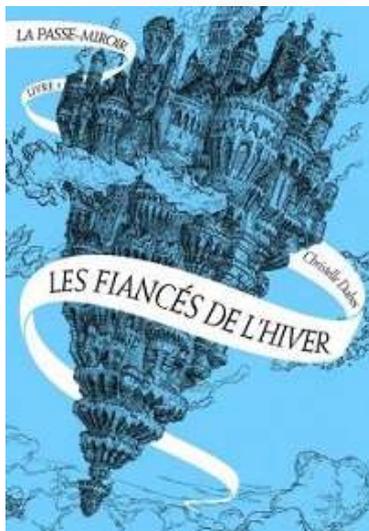


ROMAN TRADUIT DU JAPONAIS PAR BONNIE ALMOND-FYVILL



La passe-miroir, Tome 1 – Les fiancés de l'hiver, Christelle Dabos, 2013, Gallimard Jeunesse

Sous ses allures empotées de gardienne de musée, Ophélie cache un tempérament rebelle. Les doyennes de l'Arche d'Anima ne s'y trompent guère. C'est ainsi que la jeune fille, capable de lire le passé des objets rien qu'en les touchant, se retrouve fiancée à Thorn, du puissant clan des Dragons. Sans bien savoir pourquoi elle a été choisie, elle quitte donc l'Arche tranquille



des animistes pour suivre son ombrageux fiancé sur l'Arche du Pôle. Dans un monde implacable dont elle ne connaît pas les règles, jetée au milieu des intrigues de cour, comment distinguer les amis des ennemis ?

On aime le monde foisonnant, l'atmosphère steampunk magique et les personnages loufoques de cette aventure young adult.



le drôle de questionnaire de MoMo

Qu'il soit amoureux, musical ou parka, le thème s'impose, il vous inspire, vous rebute, mais surtout vous révèle.

Quel écrivain êtes-vous ? Voici un petit questionnaire pour le découvrir.

Si vous étiez un jeu

- ⌘ Bilboquet
- √ Jeu de l'oie
- ⌘ Jeu de Paume
- ⊙ 1, 2, 3 Soleil

Si vous étiez un lieu

- ⊙ Champ de Mars
- ⌘ Australie
- ⌘ Bâton Rouge
- √ Liverpool

Si vous étiez une mauvaise habitude

- √ Être le dindon de la farce
- ⊙ Tirer des plans sur la comète
- ⌘ Faire les poches à quelqu'un.
- ⌘ Faire le yo-yo

Si vous étiez un lait

- √ Lait de poule
- ⌘ Berlingot de lait concentré
- ⊙ Voie lactée
- ⌘ Mamelle d'un kangourou

Si vous étiez un artiste

- ⌘ Jean-Michel Jarre
- ⌘ Richard Anthony
- √ Michel Poulnaireff
- ⊙ Joey Star

Si vous étiez une œuvre d'art

- ⊙ La nuit étoilée, Vincent Van Gogh
- ⌘ Les Montres Molles, Salvador Dalí
- ⌘ Portrait de Stéphane Mallarmé, Edouard Manet
- √ Air, Giuseppe Arcimboldo

Si vous étiez un poème

- ⌘ Ma bohème, Arthur Rimbaud
- ⊙ Recueillement, Charles Baudelaire
- √ La leçon de choses, Raymond Queneau
- ⌘ Sur un éventail, Guy de Maupassant





Si vous avez un maximum de ☉ : Vous avez la tête dans les étoiles, il suffit d'un rien pour vous perdre dans vos rêves. La réalité trop terre-à-terre bride votre imagination. Vous êtes un écrivain de Science-Fiction. Dystopies, mondes imaginaires et fantasy : suivez vos rêves et décrochez la lune.

Si vous avez un maximum de ♋ : Vous aimez la nature, les animaux, la quiétude des grands espaces. Idéaliste, vous rêvez d'un monde meilleur pour tous, tout en gardant les pieds sur terre. Vous êtes un écrivain engagé, et vous n'avez pas peur de lutter pour ce en quoi vous croyez. Votre plume est puissante et capable de semer les graines d'une nouvelle ère.

Si vous avez un maximum de ♃ : Vous aimez les objets insolites, il y en a plein vos étagères. Voyageur infatigable, vous avez plus d'une histoire dans votre escarcelle et vous avez le don de captiver votre auditoire. Vous êtes capable de conter des histoires extraordinaires de pays lointains et de nous inviter à voyager de l'orient à l'occident au fil de vos mots.

Si vous avez un maximum de ☾ : Vous êtes décontracté et zen, les mains dans les poches. Votre esprit vagabonde le nez au vent, la tête en l'air. Vous n'êtes pas matérialiste pour deux sous, et l'on dit de vous que vous êtes un original. La poésie vous sied à merveille, votre plume ouvre les esprits à la quiétude, à la méditation. Vous êtes capable de tout, du haïku au roman en vers en trois volumes.





l'envers de l'appel à textes

l'envers de l'appel à textes

avant l'AT

Le devin

Opercule : Je pressens que la volaille intersidérale va faire un malheur 🐔🐔

pendant l'AT

Les zoologues 1

Cendres : À ma connaissance, une poule pond un œuf par jour, donc elles ont dû les cacher, mais où ? Elles n'ont pas pu pondre 20 œufs à elles 5 en si peu de temps. Ensuite, je ne pense pas qu'il est leur protecteur. Elles sont là pour pondre et il les nourrit. Elles ne sont pas libres et enfermées. Elles souffrent du syndrome de Stockholm.

Earth son : Et Stéphane est sympa avec ses poules, alors pourquoi ne pas le voir comme un protecteur, comme un chien voit en son maître un chef de meute.

Cendres : Je ne dis pas que ton histoire n'est pas crédible, je dis juste que le mystère des œufs est étrange. Une poule pond un œuf par jour. Donc comment elles ont fait 20 œufs en quelque instant à 5 ?

Earth son : Elles n'ont pas pondu 20 œufs en un instant. À ton avis, pourquoi Stéphane n'a récolté aucun œuf depuis plusieurs jours ?

Cendres : Oui mais elles les ont cachés où ? Une poule ça n'a qu'un bec et ce n'est pas aussi agile qu'une main. Donc elles ont dû avoir une super

cachette que Stéphane ne voit pas, et ensuite faire vite pour faire le cœur et déposer leurs œufs.

Earth son : J'abandonne. Apparemment, il est plus normal qu'une poule sache parler, fasse grève et veuille construire une centrale nucléaire que de cacher des œufs.

Les zoologues 2

Holden5 : je ne suis pas expert, mais une poule peut-elle vraiment suer ?

Les zoologues 3

Docal : Je trouve aussi que le côté basse-cour arrive un peu comme un cheveu sur la soupe [...] marquer une métamorphose progressive en coq (ou en lemming vu les projets du personnage).

Les sadiques

Alan Tréard : Ouch ! La noirceur te réussit particulièrement bien, ça transpire le vice et la cruauté, tu ne nous épargnes aucun détail. J'ai pris un malin plaisir à voir ce pauvre diable sur son lit de torture gesticuler en tous sens, je me suis même imaginé quel genre de tourments je lui aurais moi-même fait subir pour l'occasion...

Rémi : merci, heureusement que mon narrateur n'est pas tombé entre tes mains !!!

Samarcande : Tu écris : « J'ai l'impression qu'on me coupe le bras à la scie à métaux ». Est-ce que c'est important quel type de scie ? Je veux dire, il a sûrement pas testé la différence entre une scie à métaux et une scie à bois sur sa chair.

Rémi : Alors oui, il n'a certainement pas testé la différence ! Par contre, une scie à métaux, ça a de petites dents, sa grignote longuement ; une scie à bois déchirerait la chair et les eaux (deux douleurs différentes donc, miam, miam !)



Le texte qui fait penser à d'autres textes

Frenchwine : Sais pas trop on dirait un conte pour enfant, écrit pour les adultes, un mélange de Pagnol, j'ai bien aimé le côté champêtre, un peu de Asimov, j'avoue que le mélange me gêne un petit peu. Zoltar ça me dit quelque chose, tiré de MIB la lumière de Zoltar la culture qu'on mérite, il en reste quelque chose.

Les bons conseils

Frenchwine : j'aurais choisi quelque chose qui en parle sans en parler, qui résume sans résumer, qui intrigue sans intriguer... Une poule sur un mur qui picote du pain dur... Bijou, caillou, genou, poupoule Les titres ça m'amuse comme une publicité qui ne dit pas son nom.

La critique gastronomique

Aponiwa (à propos du texte d'Opercule) : Quel dommage de manger du ravioli en boîte en Bolivie !

Toujours dans le domaine culinaire

Docal : On se demande au début si c'est un vrai mythe peu connu et au final on a déjà le goût sucré en bouche avant de se rendre compte que ça part en sucette.

Les bonnes excuses

Za'gros Cheveux : Bon, j'avais un super commentaire (un des meilleurs que j'ai jamais fait), mais j'ai changé de page sans faire exprès en cours de rédaction, et quand je suis revenu il avait disparu. Je vais pas refaire le relevé détaillé du coup, mais Milla l'a très bien fait de toute façon.





Les remerciements (en thème)

Deb54 : Merci à vous tous pour vos commentaires qui m'ont poussée à aller chercher plus loin pour "pondre" cette 3ème version.

Les suspicieux

Frenchwine : Qui paie Mout ?

Milla : Je ne comprends pas comment une voiture peut être suspicieuse.

L'archipoteur

Gage : Et moi je chipote avec tes chipotages !! :D

Les Marottes Originales et les Ubuesques Trouvailles de Za' Gros Cheveux.

Et oui, MoMo avait tellement la flemme de créer un compte qu'il a utilisé celui de son frère Mammouth, le très fameux Mout.

Salut, Mammouth Obséquieusement et Unanimement Tyrannique (qui a posté à la place du Chameau !)

Yo, Mécréant Obnubilateur Unilatéral et Totalitaire.

Salut, ô Miroir Omniscient des Usages Tarabiscotés !

Salut, Monument Occulte Unificateur et Truculent.

Coucou, Mémorable et Opaque Utilisateur Tromignon.

Salut Méridional et Officiel Unificateur Trompesque.

Yo, Mal-aimé Obstinement Unanimement et Terriblement.

Coucou, Maudit Oligarque Urticant et Tricheur

Coucou, Molletonné Orang-outan Urticant Toubib

Coucou, Malade Omnivore Ultra-Terrien !

Salut, Mastodonte Ouvertement Utile et Tranquille !

Coucou Médiocre Obituaire Usé et Morne

Yo, Malicieux et Original Utilitariste Trébuchant !

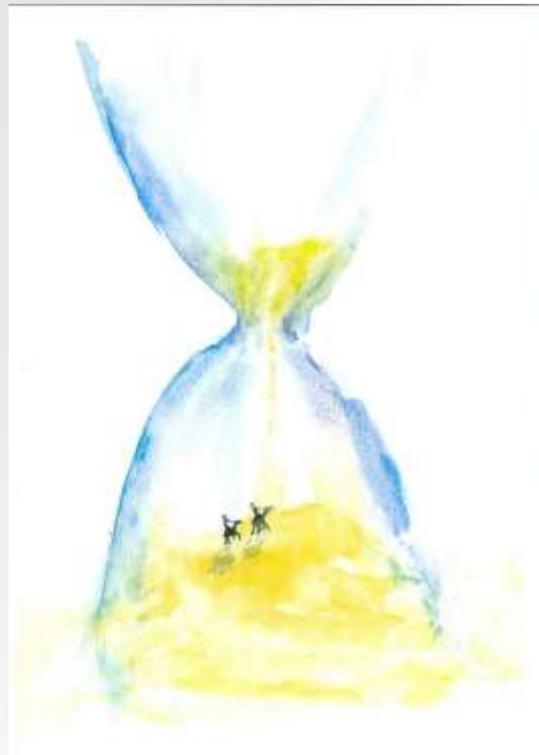
Coucou, Mémorable, Original et Ultime Texte !





le mot de passe de MoMo

- 1 – Cuisse - Macron - par
- 2 – Tasse - ronds - OVNIS
- 3 – Pâte - combat - vin
- 4 – Cernes - ivrogne - cuit



Tic toc... vous avez trois (3)
minutes !



Réponses : Jupiter – soucoupes – cob – poche



l'envers du blind text

J, ENVERS DU BLIND TEXT

Le règlement hyper compliqué du comptage de points de Claudius

Earth son : Par contre j'ai toujours pas compris l'histoire de pas compter le point de son texte tant qu'il n'y a pas de réponse correcte

Claudius : Oui, tu avais 7 de bons, tu en as enlevé des bons de ton premier essai et ajouté des bons dans ton dernier... d'ailleurs je n'ai pas compris, un est évident et tu l'as enlevé :). Pour son propre texte, soit tu ne triches pas et tu te l'attribues, auquel cas je compte le point. Soit tu intervertis avec un autre auteur, et si l'inversion n'est pas correcte je ne compte pas.

S'ensuivent cinq bonnes minutes de silence gêné puis...

Frenchwine : j'ai rien compris Claudius. J'ai bien fait de ne pas jouer, je ne comprends pas les réponses

La fabuleuse argumentation d'Alan Tréard...

B1 - Pablo et le mystère de la basse-cour : Aponiwa, car elle fait preuve de ruse et d'une grande liberté de ton, tout comme Pablo.

B2 - Phénomène Aérien Non Expliqué : Alan Tréard, car je trouve que son commentaire à l'égard de son propre texte était drôlement bienveillant... C'est louche.

B3 - « Pull » au pot : DeB 54, pour sa sensibilité poétique qui s'exprime en tout temps.

B5 - Comme un oiseau sans ailes : Frenchwine, pour la répétition d'une même phrase tel un smiley oppressant.

B6 - Hercule au Télé-Spock : Opercule, car il aime particulièrement les étoiles et leurs secrets bien cachés.



B7 - Surprise au poulailler : Samarcande, pour son ambiguïté sur l'amour et la réciprocité entre deux personnes.

B8 - Rubicon, ou les déserts qui décident : Gage, car il a décidé de troquer ses idéaux écolos contre une belle bagnole...

B9 - Poulettes : Cendres, car elle ne manque pas d'humour.

B10 - L'avenue de Monsieur V. : Le très honorable Za'gros Cheveux, car il voit les vieux d'un œil méfiant, prêt à leur jeter des malédictions !

B11 - La nuit de la Saint-Jean : Holden5, pour sa malice et son inspiration diabolique.

B12 - Utopia : Earth son, pour sa sensibilité aux autres et sa compassion envers les âmes perdues.

B13 - Ode aux casseurs : Avenirs, car je ne me souviens pas avoir lu tel texte auparavant.

B14 - Comme un rat : Rémi, car il aime tourmenter les chairs et décortiquer les corps inertes.

B15 - Mars et Venus : Docal, sûrement parce qu'il écrit des contes de fées et que ce texte en avait quelques saveurs.

... et l'encre qu'elle a fait couler

Aponiwa : Alan, je te remercie pour ton argumentation me concernant. Ça m'a fait plaisir et ça m'a bien fait rire !

Earth son : Et moi, j'ai de la compassion envers les âmes perdues... C'est gentil (enfin, je crois)

Claudius : Sauf que s'il s'est trompé, c'est ballot !

Alan Tréard : Ah ! Oui, c'est ballot... Surtout si c'est Aponiwa qui est altruiste ; et Earth son qui est rusée... Ça changerait tout !

Earth son : T'inquiète, de toute façon, je suis pas altruiste pour deux sous, ça, c'est sûr. Et puis rusée... c'est dans le 1 qu'il y a un renard

Aponiwa : Dans le 2 aussi, je crois qu'il y a le renard-buse (doublement rusé !)



Earth son : Oui, mais il ne bouffe pas la poule. C'est pas un chat-buse plutôt ?

petite classification des participants au Blind Text

Les désespérés

Earth son : Attention, grand n'importe quoi en approche (je fais tout le contraire de ce que je pense) !

Holden : Pff, je confirme, c'est une torture ce jeu !

Earth son (again) : Argh... je m'arrache les cheveux... Je vais devenir maboule

Les distraits

Earth son : Je vois que ça fait deux fois que je n'écris rien selon Apo et Holden. Ben bravo.

L'ingénu

Après avoir répondu aux commentaires trois fois sous son propre pseudo et non sous le Mout :

Frenchwine : Bon, ben va falloir que j'écrive autre chose dans un autre style, presque tout le monde m'avait trouvé.

Claudius : T'es sûr que c'est le style ?

Les matheux

Frenchwine : c'est facile pour ceux qui ont écrit 14-1. Comme je ne suis pas matheux, 13^2 je suppose de chances.



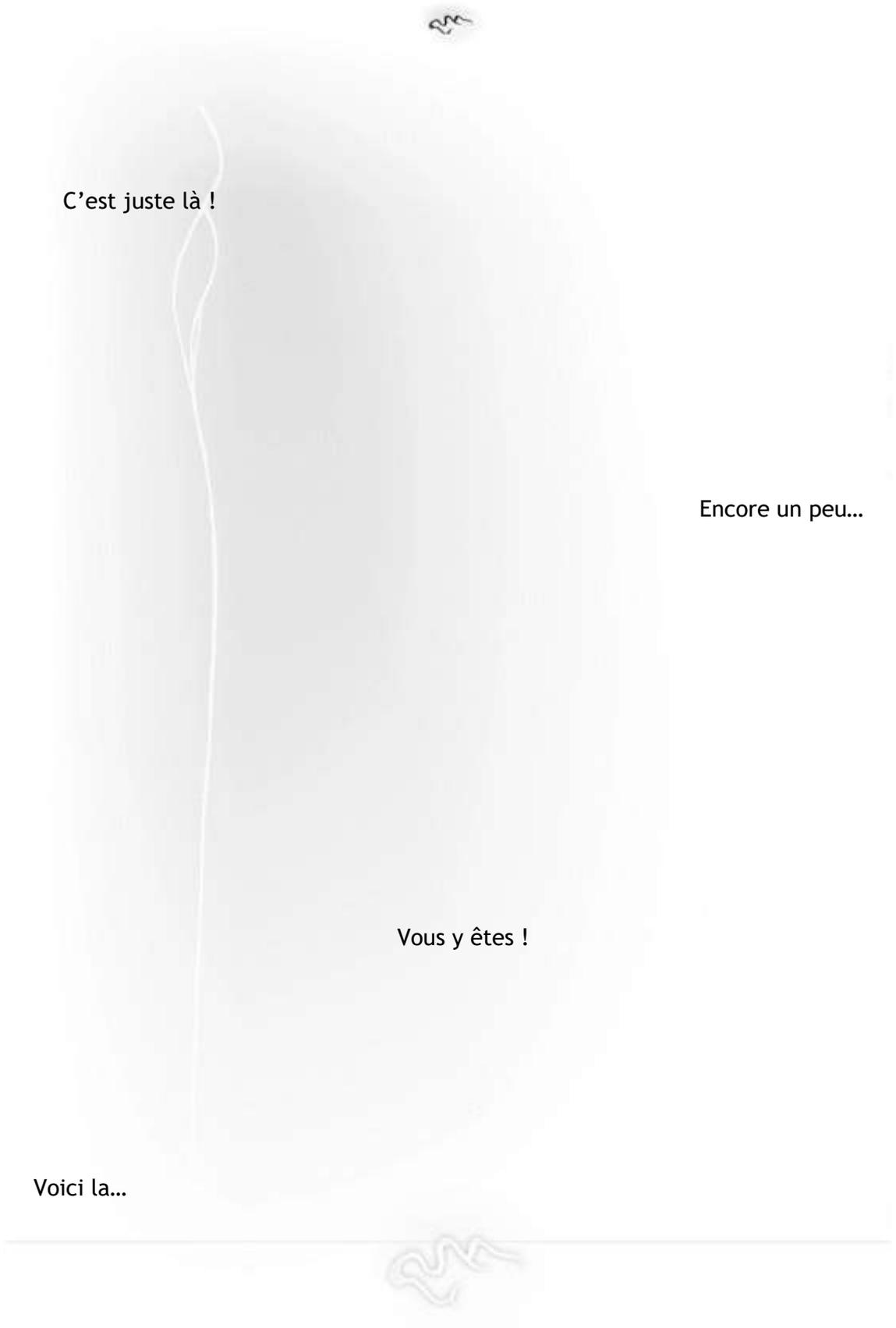
Earth son : Juste pour vous faire marrer un peu...

Le tableau de chasse d'Earth son...

Le mot de la fin

Opercule : Ouh félicitations à tou·te·s les participant·e·s et merci à tou·te·s d'avoir joué le jeu ! C'était un cool chamel.





C'est juste là !

Encore un peu...

Vous y êtes !

Voici la...



Surprise de l'équipe !

Au milieu d'un forum devenu bien trop sage
L'idée a fomenté de lancer un AT
Alors sans hésiter, fini le babillage
Ne pourrions-nous pas créer la nouveauté ?
Transmettons cet appel, commençons le voyage
Relevons le défi, créons un beau Chameau.
Ensemble nous vaincrons, lançons-nous sans ambages
A l'assaut des idées. Allez ! Prestissimo !
Réveillons les auteurs, préparons le sondage
Des thèmes à choisir pour que vivent les mots.

Aussitôt décidée l'idée court, se propage
Proposée au salon, elle suit son chemin
Ouvrant vers le plaisir d'un merveilleux partage
Nous allons recueillir des thèmes bien malins.
Insolite est l'objet, au milieu des étoiles
Wengé, rouge ou marron, plume à la basse-cour
Allez ! Ôtez vos mains de vos poches en toile.

Arbitrons les avis, le sondage est en cours
Voici venu le temps, de vous départager.
Et ce n'est pas aisé ! Il faut que l'on s'accroche
Nous les prendrons donc tous, mais faudra mélanger !
Il paraît que quelqu'un a crié "c'est fastoche !"
Rapprocher des poulets de notre Voie Lactée
Savoir donc quel objet, sortira de nos poches !

C'est ainsi que naquit l'appel tant attendu
En avant les amis, remuez vos neurones
Nouez le texte et puis, créez l'inattendu
Donnez un peu d'humour, voyelles et consonnes
Regroupées pour des mots, comme au jeu de pendu
Et finissez enfin par gagner la couronne
Servir un texte écrit pour un AT tordu !



Des poules, des ovnis, au milieu des étoiles
En route pour le ciel, il faut hisser la voile.
Ballet des emplumés, le départ imminent
5, quatre, trois, deux, un, zéro ! le fil se tend
4 poules lancées, avec un grand élan.

Dedans sa vieille auto, admirant le spectacle
Où va-t-il ? on se sait, au milieu du désert.
Cherchant le bon endroit, depuis son habitacle
A l'oasis perdu, laissera son bien cher
Loin de tous les soucis et de tous les obstacles.

Est-ce vraiment réel, un caillou qui s'envole
A l'autre bout du champ, près d'un jeune gamin ?
Riez si vous voulez, mais je le vois qui vole
Tout au-dessus de moi, je le prends dans ma main
Ho ! Il bouge vraiment, cette étrange bestiole
Sous les draps je le sens, gardé jusqu'à demain
Oups ! Le voilà qui parle et conte gaudriole !
Non ! Un être venu, de l'espace c'est drôle !

Fallait le voir le p'tit, les deux mains dans les poches
Regardant trois grincheux au geste malveillant
Et, lui, si nonchalant, s'en foutait des trois moches
Narguant les décrépis, il passait en raillant
Ce jour-là, le dernier, futé comme Gavroche
Hardi, en sifflotant, disparu, promptement !
Waouh ! C'est très flippant, on a tous les pétoches
Il faut absolument éteindre la télé
Ne pas politiser, se vider la caboche
Et rester bien chez soi, devant un bon café.

Gardons tous nos espoirs, si un jour d'aventure
Au ciel disparaissait la blanche Voie Lactée
Gageons qu'on enverrait naïve créature
Enjôler joliment deux de nos déités.





Honte au vieux poulailler, les poules font la grève
Où sont passés les œufs ? Au grand dam du fermier.
Laissons-les préparer, sans répit et sans trêve
Dans le plus grand secret, un don approprié
En l'honneur d'un ami, pour son anniversaire
Ne doutez pas, voyez, un cœur bien préparé
50 ans, qui l'eut cru, des poules débonnaires !

On peut parfois douter : une poule a des ailes
Pour voler, c'est ballot ! Impossible défi
Essayez, redoublez ! leur dit l'une d'entre elles
Regardez les oiseaux quand ils quittent le nid.
Ce Coq un peu trop fier, se moque de ces belles
Un bon coup dans le bec, lui ferme le débit.
La foi n'est pas toujours une valeur réelle
Et pourtant ce qui suit, est vraiment inouï.

Remontons dans le temps, une histoire inédite,
En cet endroit sacré, un mystère naissait.
Minutieusement, chaque nuit un artiste
Inventait l'instrument que lui seul connaissait

Si bien que fin juin, une fête païenne
A été le témoin d'un envol vers le ciel
Mu par son appareil, étrange phénomène
Avec un grand élan, au bout de l'arc-en-ciel.
Regardez tout là-bas, l'avez-vous vraiment vu ?
C'est alors que sur Terre, on menait une enquête
Au grenier apparut, un objet inconnu
N'y touchez surtout pas ! Un grand danger vous guette
Délaissez cet engin, car il est malvenu
Enterrez-le au loin, et laissez votre quête.





Z'avez pas vu mes œufs ? Un étrange voleur
A osé les piquer ! Il me fait vraiment peur !
Gredin ! Mais le voilà qui revient mes poulettes
Regardez le fermier, il est là qui le guette !
On ne sait, il ne sait, nous ne saurons jamais
S'il a choisi enfin d'arrêter de fumer
C'était la seule fois, l'unique et la dernière.
Horrible destinée, se meut en justicière
En punissant celui, qui au fond du labo
Vil, se croit tout puissant, plus que les animaux
Et teste sans regret des substances mortelles.
Un à un les auteurs ont su traiter les thèmes
Xyste dans ce jardin où les mots se rebellent.

Mener enfin au bout une telle aventure
Et créer un chameau, sans vous ne se pourrait.
Réal est le plaisir que cela nous procure
Cet échange entre auteurs nous a beaucoup marqué
Il nous a vraiment plu d'avec vous le produire.

Claudius.

